

BIOGRAPHIE

André Malraux
déboulonné par Olivier Todd
Page D 6



DE VISU

Goya, Piranese...
Page D 9

LE DEVOIR

LIVRES



CARREFOURS



Gilles Marcotte

Apocalypses

Je suis allé revoir, ces dernières semaines, un des quelques chefs-d'œuvre de l'histoire du cinéma. Ils ne sont pas nombreux; une dizaine, peut-être. J'en accorde trois à Ingmar Bergman, un à Woody Allen; vous disposerez des cinq autres à votre guise. On peut se demander si c'est bien *Apocalypse Now* que j'ai revu, puisque le film de Coppola nous arrive avec une rallonge d'une heure au moins. J'ai entendu des opinions diverses, parfois violemment contradictoires, sur les vertus et les vices de la nouvelle version. J'accorde que l'intermède des planteurs français, même s'il présente en lui-même un intérêt certain, risque de détourner l'œuvre de son propos essentiel. Par contre, il me semble que l'affrontement entre Kurtz (Marlon Brando) et Willard (Martin Sheen), c'est-à-dire la dernière partie du film, a été considérablement enrichi, au profit de l'ensemble.

Car le film de Coppola est un film de pensée; spectaculaire aussi, comme le sont peu de films, mais le spectaculaire dans *Apocalypse Now* est constamment porteur de sens, au contraire de ce qui se passe habituellement dans la bruyante cinématographie hollywoodienne (qui nous a cassé les oreilles durant les bandes annonces). Ne disons pas qu'il s'agit d'un film sur la guerre du Vietnam. C'est bien toute guerre, et plus outre, la guerre en tant que révélatrice de la condition humaine la plus générale, qui est le sujet du film et en fait une des rares œuvres authentiquement tragiques du vingtième siècle.

On est vraiment allé au bout, on a entrevu les abîmes conjoints du monde et de l'homme. «L'horreur. L'horreur.» Ce mot prononcé, répété par Kurtz vient, on le sait, de la grande nouvelle de Conrad, *Heart of Darkness*, qui a fourni au film de Coppola les noms de ses personnages principaux et quelques éléments de pensée et d'intrigue. Il renvoie bien, dans le contexte très différent des deux œuvres, à cette noirceur, à cette source du mal qui se découvre dans le cœur de l'homme lorsqu'il est confronté à des expériences extrêmes: l'Afrique, pour le Kurtz de la nouvelle de Conrad; la guerre insensée du Vietnam, pour celui du film de Coppola. (Je ne parle pas de la tragédie du 11 septembre, sur laquelle on a versé trop d'encre pour que j'y ajoute quoi que ce soit.) Cette horreur, la nouvelle et le film en donnent des explications parcelaires; pour l'essentiel, elle reste indéfinissable.

On aura peut-être remarqué que trois livres de la bibliothèque de Kurtz

VOIR PAGE D 2: APOCALYPSES



JACQUES GRENIER LE DEVOIR

L'Espagne à sa porte

Antonine Maillet

C'est dans sa grande maison d'Outremont, avec, sous les combles, un grenier où écrire, qu'Antonine Maillet a campé son dernier roman, *Madame Perfecta*, paru chez Leméac. C'est une maison qui a été entièrement retapée, il y a de cela de nombreuses années, par l'ancienne femme de ménage de l'écrivain, madame Perfecta. Dans la mémoire de cette femme, il y avait l'Espagne. Et finalement, avec cette femme de ménage, c'est l'Espagne tout entière, avec, à sa suite, l'Europe, qui s'est engouffrée dans la maison de l'écrivain.

CAROLINE MONTPETIT
LE DEVOIR

C'est la première fois que l'auteur de *Pélagie-la-Charette* et de *La Sagouine* prend pour héroïne une femme qui n'est pas Acadienne. Pourtant, il s'agit encore ici, dans ce roman, d'une femme forte et de la conquête de sa mémoire, une battante, une survivante.

Cette fois, c'est d'une mémoire espagnole qu'il s'agit. Car le passé de Mme Perfecta, qui sera dévoilé à la fin du livre, appartient à l'Espagne, l'Espagne déchirée de Franco, où des soldats s'enrôlaient souvent contre l'inclinaison politique de leur famille. Une Espagne où, pour survivre et nourrir sa famille, une mère compte chaque jour sur l'œuf de la poule qui lui appartient. Un soir, ne pouvant trancher qui, du mari ou de la femme, avalerait le dernier œuf, le couple décide de le jeter contre le mur et de se coucher, l'un contre l'autre, le ventre vide. C'est une Espagne aussi où on tuait parfois les gens sans les mettre en terre, et sans leur fermer les yeux.

L'histoire de *Madame Perfecta* est, à certains détails près, authentique. Antonine

Maillet l'a découverte, jour après jour, lentement, au travers des 17 ans de fidèles et loyaux services de ladite dame. Elle a mis, par la suite, douze ans avant de coucher sur papier cette relation, douze ans après la mort de Madame Perfecta, des années qui ont tassé la douleur vive, pour finalement rendre au personnage toute sa fougue et son énergie, sa joie.

Et dans le silence de son grenier, Antonine Maillet a fini par retrouver ce personnage qui hantait sa maison.

«Je sais que vous m'entendez, Perfecta. Peu importe où vous êtes, vous êtes. Vous avez été donc, vous êtes», écrit Antonine Maillet dès la première page de son roman. Et Perfecta posera pour la première fois, à travers la plume d'Antonine Maillet, les racines d'un roman hors de l'Acadie et de son Boutouché natal. Ses racines sont en Espagne, puis se déplacent dans le Montréal des manufactures de vêtements, le Montréal des immigrants du dernier siècle.

VOIR PAGE D 2: MAILLET



ILLUSTRATION: THÉRY

MICHAEL IGNATIEFF

La Révolution des droits

Traduit de l'anglais (Canada) par Jean Paré

Croire aux droits, c'est croire à la politique, c'est croire au dialogue plutôt qu'à l'affrontement, au compromis plutôt qu'à la violence.



Essai, 144 pages • 19,95 \$



www.editionsboreal.qc.ca

LIVRES

Entrevue avec Irina Egli

La Roumanie dans ses bagages

ODILE TREMBLAY
LE DEVOIR

Irina Egli est une jeune femme de 29 ans toute belle et vibrante qui vous regarde dans les yeux en déclarant être étrangère partout. Elle traîne sa bulle avec elle, une bulle pleine de culture, d'intelligence et de sensibilité, dit qu'en Roumanie, sa patrie d'origine, elle se sentait aussi de nulle part, à cause de son sang mêlé, un peu Russe, un peu Allemande, beaucoup Roumaine, mais pas complètement. Sa vraie patrie, c'est peut-être Paris, où elle n'a jamais vraiment vécu, un Paris presque mythique, terre d'accueil de tous les intellectuels de la Terre, qui existe dans sa bulle et qu'elle trimbalait avec le reste.

Irina habite Montréal depuis quatre ans. Et pourquoi pas Montréal? Elle trouve l'Europe belle mais essouffée, sans doute entravée par son passé alors que règne chez nous une atmosphère de début du monde rendant tout possible. Même si la culture n'y est pas une préoccupation si tangible dans les conversations de café, dans les rues, elle aime le choc multiethnique de Montréal, sa pulsation, l'avenir que la ville porte en elle. La bulle d'Irina se promène dans nos rues et nos rues se promènent dans la bulle d'Irina.

Son roman, *Sang mêlé*, porte un titre qui lui ressemble. Elle l'avait écrit à Bucarest, mais il vient d'être traduit en français au Québec chez Humanitas. Étonnant de voir cet univers touffu et



Roumaine d'origine, Irina Egli habite Montréal depuis quatre ans. Son roman, *Sang mêlé*, porte un titre qui lui ressemble.

inspiré de saga et de mythe pousser sous la plume d'une si jeune écrivaine. Il y sera question d'une famille, dont les amours et les drames de génération en génération se répondent au XX^e siècle. Elle y parlera aussi d'inceste, mais d'inceste passionnel, enfanté par la légende. «*Mon roman se situe en Roumanie, mais il pourrait être campé n'importe où*», explique Irina en évoquant le mythe d'Édipe et d'Electre. Son écriture se nourrit aux tragédies grecques, rejette toute entrave de la morale traditionnelle pour chercher le sens de la vie de ses

personnages dans leur destin et dans leurs passions absolues et mortelles collées aux forces pures de l'inconscient. *Sang mêlé* a valu à Irina le prix de l'Union des écrivains en Roumanie.

Une terre difficile

Et de préciser que plusieurs écrivains roumains ont été de grands internationalistes, que les gens oublient qu'Eugène Ionesco et Mircea Eliade étaient roumains, tant ils se sont abreuvés à toutes les cultures. Sa patrie, elle la voit comme une terre difficile, pauvre, où règne aujourd'hui la corruption, mais où le quotidien des artistes peut exister quand même, comme il le fait partout, dans son micro-univers.

On dirait qu'elle a eu plusieurs vies. Ses parents étaient journalistes. Irina a toujours écrit; elle a poursuivi des études littéraires à l'Université de Bucarest, a réalisé chez elle l'émission *Culture dans le monde* qui l'a entraînée en Europe comme chez nous. Et puis, un beau jour, elle a coupé ses racines pour s'installer à Montréal. En 1998, elle s'est inscrite à l'INIS (l'Institut national de l'image et du son), y étudiant le cinéma, produisant un documentaire et un court métrage, obtenant la bourse Claude-Jutra. Aujourd'hui, il est question que son second roman (écrit en français et encore inédit) soit porté à l'écran sur son propre scénario, question aussi d'un scénario de thriller psychologique.

On ne sait pas où l'on retrouvera Irina la prochaine fois, du côté du film, du côté du roman, mais on sait qu'elle va créer, créer comme un pommier produit des pommes et que le choc des cultures et des mythes qui se fait dans sa bulle va entraîner le public québécois quelque part avec elle.

SANG MÊLÉ

Irina Egli
Humanitas
Montréal, 2001, 306 pages

MAILLET

SUITE DE LA PAGE D 1

À 72 ans, la romancière en Antonine Maillet est toujours aussi prodigue. Du haut de son grenier bien rangé, elle a relu à haute voix les pages qu'elle a écrites, exceptionnellement dans le cas de *Madame Perfecta*, à la main. Car sa tradition, c'est encore la tradition orale, celle qui lui vient entre autres de sa jeunesse, des soirées à écouter les contes de fées, ou l'histoire d'Évangéline, à Bouctouche, où elle est née, au Nouveau-Brunswick.

Cette tradition, elle l'a redécouverte, il y a longtemps, alors qu'elle faisait sa thèse de doctorat sur Rabelais. L'Acadienne a en effet trouvé, dans l'œuvre de celui qui écrivait *Pantagruel* au XVI^e siècle, quelque 500 mots disparus du dictionnaire de la langue française, mais qui étaient encore bien vivants dans la langue acadienne.

«*En lisant Rabelais, j'ai compris que je me retrouvais, moi. Rabelais, un Acadien peut le lire à haute voix et comprendre l'original. Quand j'enseignais Rabelais, à l'Université de Moncton, les étudiants m'ont demandé: est-ce qu'il faut le lire dans la langue [en vieux français]? J'ai dit: les Acadiens, oui. Les autres, je vous permets d'aller voir le texte modernisé*», raconte-t-elle.

Ainsi le mot *cobi*, du verbe *cobir*, qui signifie bosselé, existe-t-il autant dans Rabelais que dans la langue courante de l'Acadie, mais pas dans le *Petit Robert*.

«*Ma thèse, c'était sur Rabelais et les traditions populaires acadiennes. Donc, il y avait plus que les mots, il y avait les légendes*», dit-elle.

En entrevue, Antonine Maillet se livre avec générosité. Elle se rappelle son enfance, dans une famille de neuf enfants, dont le père et la mère avaient été maîtres d'école. Celle qui a été le premier écrivain non-français à avoir remporté le prix Goncourt, en 1979, pour *Pélagie-la-Charette*, se souvient aussi d'avoir appris son français à l'école avec, comme tout support, une grammaire de *Fraser and Square* écrite en anglais.

«*Ma génération à moi, cela a été comme un trou, là où on avait des manuels anglais même pour le français*», se souvient-elle.

Antonine Maillet a été de la première génération d'écrivains acadiens à être reconnue à l'étranger et, qui plus est, en utilisant la langue qu'elle avait parlée toute sa jeunesse. En cela, elle qui a depuis été traduite en diverses langues, notamment, récemment, en japonais, a largement servi la cause de la reconnaissance du peuple acadien dans le monde.

Depuis, on le sait, Antonine Maillet est devenue une sorte d'icône. Il y a plusieurs années, on a d'ailleurs re-

baptisé la rue d'Outremont dans laquelle elle habite rue Antonine-Maillet.

Pourtant, au moment d'écrire son premier roman à 22 ans, *Pointe-aux-Coches*, elle avoue avoir déployé des efforts inouïs pour se concentrer sur un français plus standard, académique.

«*Mettons le mot entre guillemets, j'avais un peu "honte" de parler cette langue acadienne, qui était pour moi un français inachevé. Je ne veux pas dire un français laid, mais un français inachevé, alors que tout simplement il était du vieux français, mais je ne le savais pas*». Puis, de livre en livre, elle a pris de l'assurance, pour finir avec les hommages que l'on sait.

Car, à travers la voix des aides de la maison, comme à travers celles de ses frères et de ses parents, elle ne pouvait se départir de l'histoire d'Évangéline et de la déportation des Acadiens, dont elle sentait encore toute la blessure.

Aujourd'hui, l'Acadienne d'origine passe le plus clair de son temps au Québec. Il arrive d'ailleurs que les Acadiens le lui reprochent, reconnaît-elle. Sa maison, c'est pour elle une sorte de coquille. Elle l'a achetée aux enchères, comme elle le décrit dans *Madame Perfecta*, après l'avoir arrachée des mains d'escrocs. Mais elle en a fait l'acquisition, dans les années 1970, en même temps qu'elle se bâtitait un phare à Bouctouche. C'est là d'ailleurs qu'elle passe toujours ses étés, au bord de la mer.

MADAME PERFECTA

Antonine Maillet
Leméac éditeur
Montréal, 2001, 168 pages

Extrait

«*Si le temps me paraît long à moi, aux yeux de Perfecta, il doit s'étirer comme une éternité. En la voyant osciller entre le besoin de se taire et le goût de parler, je suis tentée de défoncer la porte qui enferme ses secrets. Mais j'ai appris à respecter sa liberté comme je défends la mienne. Elle veut et doit traverser seule l'épreuve, son chemin de Damas, qu'elle l'appellera elle-même. Un chemin qui a enfin abouti à son port final, c'est-à-dire à ma maison.*»

Antonine Maillet, *Madame Perfecta*, Leméac éditeur, p. 103. Reproduit avec l'aimable autorisation de l'éditeur.

APOCALYPSES

SUITE DE LA PAGE D 1

apparaissent à l'écran, dans les dernières séquences: deux ouvrages portant sur la mythologie, *The Golden Bough* de J.G. Frazer et *From Ritual to Romance* de Jessie Weston — et, en retrait, aperçue durant quelques secondes seulement, la Bible. Mais c'est bien elle, la Bible, qui est ici la référence essentielle, même si elle demeure la plus discrète, la plus lointaine, non pas surtout parce que le film lui emprunte son titre, mais parce que la Bible sait ce qu'est le mal, l'égarement, la déréliction, et que, de la Genèse à l'Apocalypse, elle ne cesse d'en évoquer les formes diverses. «*Pour lire la Bible*, disait le romancier américain Doctorow, *il faut avoir touché le fond du désespoir*».

Au-delà de cette rencontre fondamentale, peut-on imaginer d'autres points de jonction entre l'Apocalypse du film et celle de la Bible? La deuxième n'est pas moins spectaculaire que la première. Je cite, au hasard: «*Le cinquième message sonna de la trompette; et je vis une étoile qui était tombée du ciel sur la terre. Il lui fut donné la clé du puits de l'abîme; il ouvrit le puits de l'abîme et d'un puits une fumée monta comme celle d'une grande fournaise, et par la fumée du puits furent enté-*

nés l'air et le soleil. Alors de la fumée sortirent des sauterelles vers la terre, et il leur fut donné un pouvoir comme ont pouvoir les scorpions de la terre. On leur dit...» L'Apocalypse écrite, l'Apocalypse de la Bible, cependant, n'a évidemment rien de réaliste au sens ordinaire du mot, même si les exégètes y voient des allusions à l'actualité contemporaine de Jean; elle est plutôt, pour parler laïque, une immense fantasmagorie qui met en scène la lutte du Bien et du Mal, de la «bête» et du Sauveur, de Babylone et de Jérusalem. C'est, pour moi, un des livres les plus déconcertants de la Bible — il y en a d'autres! —, mêlant des réminiscences d'Israël et des Évangiles à des images flamboyantes qui appellent des cieux nouveaux et une terre nouvelle.

Je lis *L'Apocalypse* dans la belle traduction, très subtilement rythmée, qu'en a faite Jacques Brault pour la nouvelle Bible qui vient de paraître chez Bayard et Médiaspaul, et dont on a déjà parlé dans les pages de ce journal. C'est là, certes, l'événement majeur de la présente saison littéraire. L'adjectif peut étonner. On n'a pas l'habitude chez nous, au contraire de ce qui se passe chez les Anglo-Saxons, d'associer la Bible à la littérature. Pour beaucoup, elle n'est qu'un petit catéchisme assez longuement développé, un catalogue de choses à croire, de vertus à pratiquer et de péchés à éviter. On n'a pas assez lu l'ouvrage du grand Torontois Northrop Frye, *The Great Code*, sous-titré justement *The Bible and Literature*. Frédéric Boyer écrit, dans la préface de la nouvelle Bible: «*Cette traduction est aussi née d'une conviction sur la littérature. La littérature n'est ni un ornement ni un alibi. C'est une forme d'action sur la production de textes comme elle l'est sur*

les personnes. C'est une force de contradiction, de déplacement et de jeu.» C'est un peu lourdement écrit, mais une telle affirmation donne à la littérature un caractère de régularité que l'actualité s'emploie régulièrement, hélas, à détruire.

Je n'ai pas tout lu, bien sûr. J'en ai pour des mois, pour des années, peut-être pour l'éternité. J'ai visité, donc, entre autres, *L'Apocalypse* de Jacques Brault, le *Saint Matthieu* de Marie-Andrée Lamontagne, le *Sophonie* de Pierre Ouellet. Je n'ai pas tardé à lire le livre de l'Ancien Testament qui me tient le plus à cœur, ce *Livre de Job* où Dieu est interpellé par sa créature avec une force, une liberté sans pareilles. La traduction de Pierre Alferi (à partir d'un mot à mot de Jean-Pierre Prévost, n'oublions pas les biblioblistes!) est étonnante, plus obscure que les versions que je pratiquais auparavant; j'y reviendrai. Très étonnante, également, la *Genèse* de Frédéric Boyer et Jean L'Hour, dans son archaïsme altier. Ce n'est pas une Bible rendue facile qu'on nous propose là, une Bible moderne, modernisée, au goût du jour. Elle rompt, parfois violemment, avec nos habitudes de lecture, et peut-être même ne nous deviendra-t-elle jamais tout à fait familière, comme la vieille Crampon ou celle de Jérusalem ou la TOB. Prière de noter cependant que ces innovations ne sont pas le fait d'écrivains qui auraient pris, avec le texte premier, des libertés personnelles. Tous, ils se sont voués traducteurs, au sens fort. Ils ont accepté de pratiquer cette alliance de soumission et d'invention qui constitue la grande noblesse de la traduction. Et de la littérature elle-même, lorsqu'elle se souvient du rôle qui lui est confié dans les affaires de ce monde.

Renaud-Bray

Nos meilleures ventes du 3 au 9 octobre 2001

Rang	Catégorie	Titre	Auteur	Éditeur	Pages
1	Roman Qc	PUTAIN ♥	Nelly Arcan	Seuil	5
2	Roman	LA VIE SEXUELLE DE CATHERINE M.	Catherine Millet	Seuil	22
3	Humour Qc	LES CHRÉTIENNERIES, T. 2	Pascal Beausoleil	Intouchables	2
4	Biographie	AU NOM DE DOUSSAMA BEN LADEN	Roland Jacquard	Jean Picollec	1
5	Roman	PLATEFORME	M. Houellebecq	Flammarion	3
6	Jeunesse	CHANSONS DOUCES, CHANSONS TENDRES (Livre & DC) ♥	Henriette Major	Fides	3
7	Roman Qc	LE REJETON	Denis Monette	Logiques	5
8	Roman Qc	GABRIELLE - Le goût du bonheur, T. 1 ♥	Marie Laberge	Boréal	44
9	Pratique	CARNET DE ROUTE 2001-2002	Daniel Héraud	Carnet de route	1
10	Roman Qc	ADELAÏDE - Le goût du bonheur, T. 2 ♥	Marie Laberge	Boréal	28
11	Cuisine	LE VÉGÉTARISME À L'ENNEMI	Lambert/Desaulniers	L'Homme	2
12	Roman	COSMÉTIQUE DE L'ENNEMI	Amélie Nothomb	Albin Michel	4
13	B.D.	YOKO TSUNO N° 23 - La pagode des brumes	Roger Leloup	Dupuis	7
14	Fantastique	HARRY POTTER ET LA COUPE DE FEU, T. 4 ♥	Joanne K. Rowling	Gallimard	46
15	Spiritualité	LA BIBLE - Nouvelle traduction	Collectif	Médiaspaul	5
16	Psychologie	CESSEZ D'ÊTRE GENTIL, SOYEZ VRAI ! ♥	T. D'Ansembourg	L'Homme	39
17	Jeunesse	HISTOIRES À CROQUER AVANT D'ALLER SE COUCHER ♥	Collectif	Hemma	156
18	Humour Qc	LES CHRÉTIENNERIES, T. 1	Pascal Beausoleil	Intouchables	53
19	Cuisine	MA ROUTE DES SAVEURS AU QUÉBEC ♥	Daniel Vézina	Daniel Vézina	5
20	Psychologie	QUI A PIQUÉ MON FROMAGE ?	Spencer Johnson	Michel Lafon	44
21	Dictionnaire	LE BON MOT	Jacques Laurin	L'Homme	2
22	B.D.	ALBUM SPIROU N° 260	Collectif	Dupuis	4
23	Roman Qc	UN DIMANCHE À LA PISCINE À NIGALI ♥	G. Courtemanche	Boréal	50
24	Biographie	L'ATTENTAT	Michel Auger	Trait d'Union	6
25	Roman	VOYEZ COMME ON DANSE	Jean D'Ormesson	Robert Laffont	4
26	Biographie Qc	DE JUIVRE AVEC GORA	Cora Tsofoudou	Libre Expression	2
27	Cuisine	SUSHIS FACILES ♥	Collectif	Marabout	71
28	B.D.	VALÉRIAN N° 18 - Par des temps incertains	Mézières/Christin	Dargaud	4
29	Roman Qc	LE CHÂTEAU	Georges-H. Germain	Art global	7
30	Flore	LES CHAMPIGNONS SAUVAGES DU QUÉBEC ♥	Sicard/Lamoureux	Fides	14
31	Spiritualité	LE POUVOIR DU MOMENT PRÉSENT	Eckhart Tolle	Ariane	55
32	B.D.	GARFIELD N° 33 - Garfield a une idée géniale	Jim Davis	Dargaud	3
33	Roman	LE SECRET DE SHAMBHALA - La quête de la Onzième Prophétie	James Redfield	Robert Laffont	7
34	Science	SCIENCE À L'USAGE DES NON-SCIENTIFIQUES	Albert Jacquard	Calmann-Lévy	2
35	Correspondance	MON CHER GRAND PÈRE	Gabrielle Roy	Boréal	1
36	Spiritualité	LE GRAND LIVRE DU FENG SHUI ♥	Gill Hale	Manise	129
37	B.D.	TINTIN - Le rêve et la réalité ♥	Michael Farr	Moulinart	4
38	Poésie Qc	LE PETIT CLÉMENCE ILLUSTRÉ ♥	Clémence Desrochers	du Lilas	3
39	Sport	GUIDE DES MOUVEMENTS DE MUSCULATION ♥	F. Delavier	Vigot	174
40	Roman	EN AVANT COMME AVANT ! ♥	Michel Folco	Seuil	20
41	Roman	JE PÉNSAIS QUE MON PÈRE ÉTAIT DIEU ♥	Paul Auster	Actes Sud	17
42	Psychologie	À CHACUN SA MISSION ♥	J. Monbourquette	Novalis	96
43	Polar	DANS LA RUE OÙ VIT CELLE QUE J'AIME	M. Higgins-Clark	Albin Michel	18
44	Roman Qc	UN PARFUM DE CÈDRE ♥	A.-M. Macdonald	Flammarion Qc	53
45	Cuisine Qc	BOÎTE À LUNCH EMBALLANTE ♥	Breton/Emond	Flammarion Qc	10

♥ Coup de cœur RB : 1^{er} semaine sur notre liste N.B. : Hors prescrits et scolaires

Pour commander à distance : ☎ (514) 342-2815
www.renaud-bray.com

Ce palmarès hebdomadaire vous est offert avec la collaboration de

SCABRINI MEDIA
Bien au-delà de la simple impression
et
AGMV Marquis IMPRIMEUR INC.
La passion du livre québécois
Longueuil • Montréal • Montmagny • Sherbrooke

LEMIEUX
Confessions d'un cœur des bois
Pierre Lemieux
Il était temps que l'on dise leurs quatre vérités aux canailles qui nous gouvernent avec leur garde prétorienne de plus en plus puissamment armée alors qu'un cœur des bois a besoin de répondre à des questions sur ses chagrins d'amour pour conserver son fusil de chasse.

Distribution : Prologue ISBN : 2-922245-61-6 162 pages • 18,95 \$

LES ÉDITIONS VARIA
5^e ANNIVERSAIRE !
C. P. 35040, CSP Fleury, Montréal (QC) H2C 3K4
Tél. : (514) 389-8448 • Téléc. : (514) 389-0128
www.varia.com

Une nouvelle collection!
Découvrez pourquoi et comment écrivent nos auteurs.

LILI GULLIVER
DIANE BOISSONNEAULT

ÉCRIRE AMOURS, DÉLICES ET ORGASMES

Une nouvelle collection!
Découvrez pourquoi et comment écrivent nos auteurs.

FRANÇOIS BARCELO

ÉCRIRE EN TOUTE LIBERTÉ

Olivieri librairie • bistro

PUTAIN ÉDITIONS DU SEUIL

Récit dans un style littéraire remarquablement efficace...

Causerie
NELLY ARCAN

animée par Pascale Navarro

« Je n'ai pas l'habitude de m'adresser aux autres lorsque je parle, voilà pourquoi il n'y a rien qui puisse m'arrêter. »

5219, Côte-des-Neiges
Métro Côte-des-Neiges
Tél. : 514-739-3639
Fax : 514-739-3630
service@librairieolivieri.com

Vendredi 19 octobre 19h30
Réservations : 739-3639

Si vous désirez souper au Bistro, il est préférable de réserver.

LIVRES

ROMAN QUÉBÉCOIS

ÉCHOS

Mots et maux d'amour

Sous le titre *Mots d'amour*, l'Union des écrivains du Québec organise une série de lectures dans huit différentes bibliothèques de l'île de Montréal. Ces «mots d'amour» seront lus par les écrivains Dany Laferrière et Nathalie Petrowski, qui seront accompagnés pour l'occasion de la violoncelliste Molly Read et du chanteur-guitariste Richard Fortier.

Les textes seront lus «en duo ou en duel», et on promet de passer par les différentes phases des relations amoureuses: «de l'exaltation à la séparation, de la tentation à la réconciliation, de la fusion à la passion». Les textes seront empruntés à une quarantaine d'auteurs québécois. Y participent les bibliothèques de l'Île-Bizard, de Montréal-Nord, d'Achutes, de Dorval, d'Anjou, de Mont-Royal, de Verdun, ainsi que le Château Dufresne, de la mi-octobre à la mi-novembre.

Littérature à Lanaudière

Une quinzaine d'écrivains de la région de Lanaudière et d'ailleurs se réuniront à Joliette, le 10 novembre prochain, dans des endroits insolites, pour rencontrer le public. On devrait pouvoir y trouver Pierre Yergeau, Jean Pierre Girard, Claude Blouin, Bernard Pozier, Jean-Paul Daoust, qui sont de la région. Se joindront à eux Louis Hamelin, Andrée A. Michaud, Pierre de Bellefeuille, Bruno Roy et Guillaume Vigneault. Ces auteurs offriront les services d'écrivains publics à qui les réclameront; le tout est financé par le Conseil des arts et des lettres du Québec (CALQ).

Apprivoiser le français

La Ville de Montréal organise encore cette année des ateliers de lecture aux «Montréalais de diverses origines». Sous le thème «Les mots partagés», ces ateliers se dérouleront dans les bibliothèques Ahuntsic, Benny, Frontenac, Georges-Vanier, Langevin, Le Prévost et Saint-Michel, d'octobre 2001 à mars 2002. Selon la formule, les participants se rencontrent dans leur bibliothèque de quartier, deux fois par mois. Ils partagent là les impressions et les souvenirs de leurs lectures. Des rencontres seront aussi organisées avec, entre autres auteurs, Marie-Cécile Agnant, Francine Allard, François Gravel, Abla Farhoud, Louise Simard, Daniel Roy et le caricaturiste Yayo.

Report et coédition

La publication du roman de Yin Chen *Le Champ dans la mer*, annoncée cet automne, est reportée au mois de mars 2001. Le roman sera coédité par le Boréal et le Seuil.

Caroline Montpetit

Les pieds sur terre, la tête ailleurs

DES PETITS FRUITS ROUGES

Yolande Villemaire
XYZ, collection «Hiéroglyphe»
Montréal, 2001, 262 pages

J'avais dit beaucoup de bien, l'an dernier, de *Brunante*, d'Herménégilde Chiasson, un des premiers livres de cette nouvelle collection XYZ où des écrivains sont invités à écrire à partir d'eux-mêmes, très librement, à se raconter en tout ou en partie, sans obligation d'autoportrait. Aux lecteurs de déchiffrer tout cela. Voilà que Yolande Villemaire s'invite elle-même à le faire, puisque c'est elle qui dirige la collection. On s'attendra donc à la retrouver dans ce livre, mais pas davantage que dans plusieurs de ses précédents ouvrages. Il leur ressemble d'ailleurs en ce qu'il est lui aussi foisonnant, apparemment échevelé et pourtant très construit.

Il y a dans *Des petits fruits rouges* quelques emprunts à des textes antérieurs de Villemaire, ou des échos de ceux-ci: un court manifeste sur la langue «full québécoise», déjà lu à la radio d'Etat et reproduit dans un numéro de la revue *Lettres québécoises*; le récit d'un conflit entre professeure et étudiante qui avait fait l'objet d'une nouvelle parue dans la revue XYZ. La narratrice, Solange

Therrien, a le même nom qu'un des — très — nombreux personnages de *La Vie en prose* (Les Herbes rouges, 1980), mais l'institutrice est devenue ici professeure de cégep, comme Villemaire l'est elle-même.

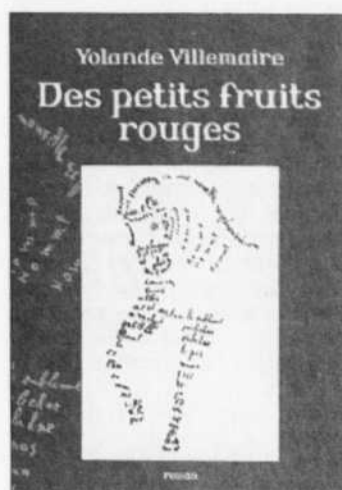
On n'oserait pas aller jusqu'à dire, cependant, que Solange Therrien enseigne. Ni qu'elle donne ce qui s'appellerait des cours. En classe, elle parle de littérature. Elle fait lire à ses élèves certains textes à haute voix ou leur demande de faire des exposés sur les valeurs qu'on leur a transmises, sur leur rapport à la langue française, sur le monde auquel ils rêvent. On est ici enligné dans le «vécu», y compris pour les relations entre Solange et ses élèves.



Robert Chartrand

Elle les adore ou les déteste, elle se désole de ce qu'ils ne veulent «tout simplement pas faire l'effort de lire les livres au programme», qu'ils fassent «partie d'une culture qui déteste les livres». Mais ils la hantent jusqu'au cauchemar, ces enfants du divorce qui, note-t-elle, sont «passés maîtres dans l'art d'étendre leur grand bras "canadien" jusqu'à mon cœur pour le tordre».

Solange peste contre les cours qu'on lui impose et les collègues insupportables. L'indifférence de ses élèves la tue. Oscillant entre l'abattement et la colère, elle est tout entière dans le registre du relationnel. Heureusement, il y a les vacances, les congés, les week-



ends où elle peut se ressourcer ou, à tout le moins, s'offrir des gâteries: bains de mousse, promenades à la campagne, séances de thalassothérapie ou de manucure. La Solange de l'intimité a besoin de douce chaleur et de câlins. La famille, là-dessus, lui est de peu d'utilité: père et mère, oncles et tantes, cousines sont loin. A proximité, il y a d'abord Pierre, professeur d'université, qui lui fait un compagnon discret et attentionné, avec qui elle forme un couple ouvert: chacun accepte les escapades de l'autre.

L'amour, le grand, Solange va le trouver ailleurs, dans une aventure fulgurante qui, elle en est sûre, la révèle à elle-même tout en comblant son «besoin fusionnel». C'est, soudain, le bonheur enrobé de plaisir et de joie. Mais cela va tourner court, comme souvent dans les romans de Ville-

maire. Non pas parce que Tristan a vingt ans de moins que Solange, ni parce qu'il refuse de s'engager tout à fait. C'est qu'il aime ailleurs, et sans retour. Comme Solange elle-même, à la vérité. Et puis, comment pourrait-elle aimer sans se défaire d'un attachement très ancien, d'un serment de jeunesse qui la lie à un cousin, interne depuis des années?

Tête heureuse et cœur en chagrin, le personnage de Villemaire aime la chanson populaire ou la littérature comme elle aime la vie, par tous les bouts à la fois. Elle adore au passage un livre de Philippe Sollers, tombe amoureuse des personnages de *Gros mots* de Réjean Ducharme ou passe la misogynie d'Henry Miller à la moulinette de la psychanalyse lors d'un séminaire de doctorat. Mais c'est Gaston Miron à qui elle revient sans cesse. Ses poèmes, d'abord imposés à ses élèves, lui permettent de les intégrer enfin, de les rejoindre. Et, par un effet de retour étonnant, c'est l'enthousiasme des élèves de Solange qui va lui inspirer son sujet de thèse de doctorat: il y a chez Miron, chez l'homme comme dans l'œuvre, du chamanisme, qu'elle va mettre au jour.

Yolande Villemaire ne s'est jamais cachée de son intérêt, manifesté déjà dans certains de ses poèmes des années 80, pour l'ésotérisme et les philosophies orientales. Elle a vécu quelque temps dans un ashram en Inde et écrit un roman sur ce pays: *Le Dieu dansant*, paru en 1995. On ne sera donc pas surpris que Solange Therrien évoque la gestion

de ses «connexions synaptiques» ou l'«aura» désagréable que dégage une employée de son collègue, que le bruit d'un appareil à résonance magnétique lui rappelle les mantras tibétains ou qu'avant de parler en public elle cherche «une stratégie pour réparer la texture énergétique de l'espace». Et même par une collègue folle. Et que, parfois, elle se retrouve dans une «bulle» d'énergie qu'elle n'arrive pas, dit-elle, à occuper tout entière!

Solange Therrien, comme son patronyme l'indique, se cherche (t'es rien?), et elle est bien une Terrienne, qu'on trouvera trop flyée par moments mais qui entend explorer toutes les dimensions qu'elle pressent dans ce monde. Ainsi, les petits fruits rouges seront de vraies baies qu'elle déguste, ou des décorations de Noël, ou encore de simples mots, comme cette sorte de comptine dont elle dit qu'elle lui tourne dans le ventre, maintes fois répétée comme un mantra: «caneberges, cranberries, salmonberries, petites pommes sûres, pimbinas, mascobinas, atokas, strawberry fields, nothing is real»...

L'ésotérisme, la symbolique des nombres — ici, le douze — et des couleurs, à déchiffrer pour le plaisir, sont inscrits dans l'écriture et la composition du livre de Villemaire et jusque sur la page de couverture: le calligramme d'Apollinaire sur fond jaune — teinte de la fantaisie, de la créativité solaires? — est encadré par le rouge ambiant, passion du monde.

robert.chartrand5
@sympatico.ca

LIBER

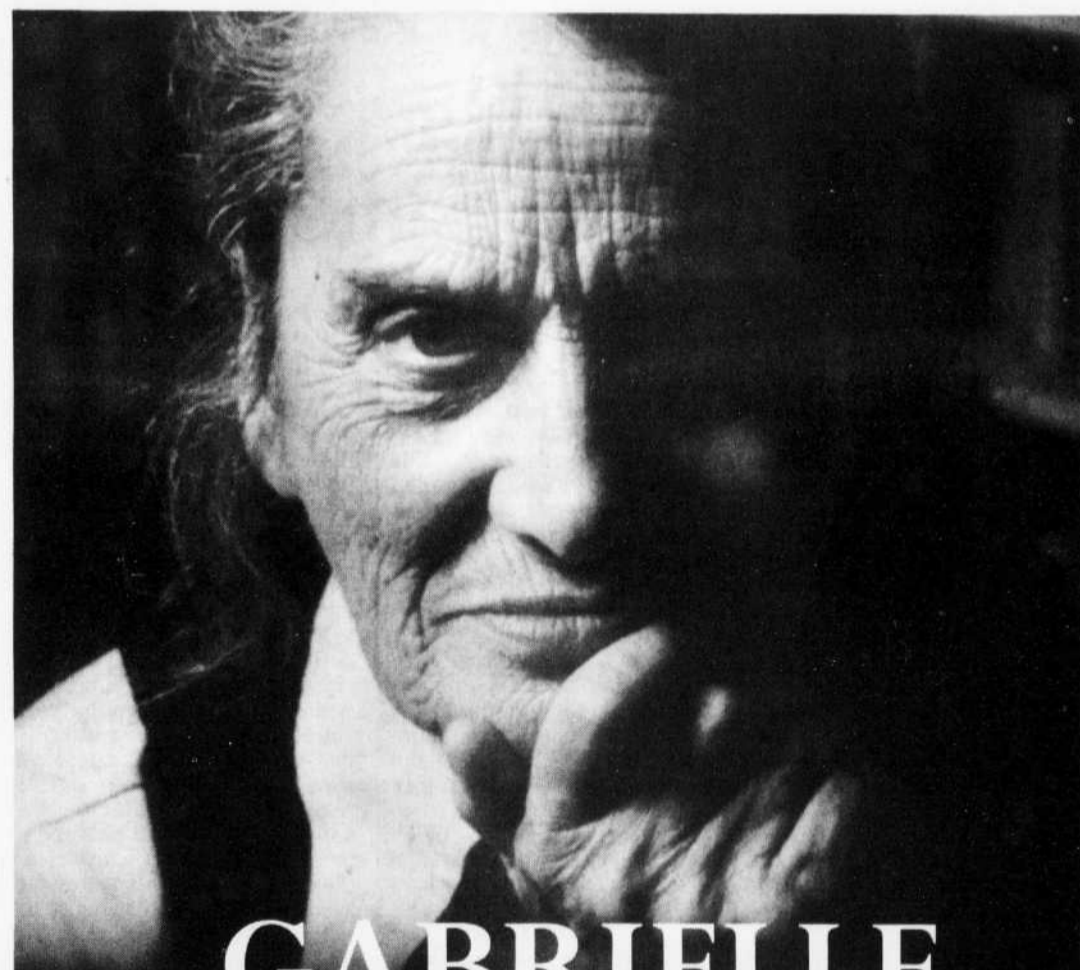
Line Mc Murray
Quatre leçons
et deux devoirs de pataphysique



208 pages, 24 dollars

XYZ éditeur

félicite
Agnès Guitard
lauréate du Prix John-Glassco
pour sa traduction de l'anglais au français
de l'essai-fiction de Farley Mowat,
Les hauturiers (The Farfarers),
et
Lisa Carducci
auteure de
Correspondance de Beijing 1991-1997,
qui a reçu le Prix de l'amitié
pour l'excellence de son travail
et pour son dévouement
à faire connaître la Chine à l'étranger.



GABRIELLE ROY

*Lettres d'amour
ou d'amitié,
lettres-journal,
ces missives permettent
de franchir le seuil
de l'intimité
de Gabrielle Roy.*



Mon cher grand fou...

Lettres à
Marcel Carbotte
1947-1979

Correspondance
832 pages • 34,95 \$



Boréal

www.editionsboreal.qc.ca

Des livres pour savoir



L'industrie de la mort
177 p. 12,95 \$

Sébastien ST-ONGE

UN LIVRE CHOC SUR UN SUJET TABOU

Qui sont ceux qui dirigent
cette grande industrie ?

À qui profite-t-elle ?

Qu'en est-il du rituel
qui nous accompagne
vers l'au-delà ?

NB

Éditions Nota bene

LIVRES

ESSAIS QUÉBÉCOIS

Comprendre la modernité et l'assumer

LES NEUF CLÉS DE LA MODERNITÉ

Jean-Marc Potté
Éditions Québec Amérique
Montréal, 2001, 240 pages

L'ÉGLISE EN PÉRIL

Jean-Paul Lefebvre
Éditions Lescop
Montréal, 2001, 80 pages

C'est un Jean-Marc Potté serein qui nous propose, dans cet essai pédagogique, de comprendre la modernité à partir d'une «lecture intégrée des principaux auteurs qui ont jalonné l'histoire des idées politiques et éthiques du monde occidental». Souhaitant montrer plutôt que juger, le professeur de philosophie politique de l'UQAM souligne son «ambivalence face à la modernité», mais écarte, pour le reste, la tentation normative. Le militant, ici, laisse donc toute la place au pédagogue nuancé et efficace.

Les neuf clés de la modernité selon Potté se présentent de la façon suivante: l'individu libre, des individus égaux, la raison au service de la passion, la valeur du travail, l'amour plutôt que la reproduction, le marché contre la communauté, la démocratie représentative, la nation plutôt que la religion et la religion comme affaire privée.

Chacune de ces clés se voit consacrer un chapitre dans lequel Potté oppose les anciens aux modernes afin de bien faire ressortir, par effet de contraste, l'ampleur de la révolution moderne. Une présentation des conceptions grecques, romaines et chrétiennes ouvre donc chacun des chapitres, pour être ensuite suivie d'un résumé des grandes pensées modernes (surtout celles de Hobbes, Locke, Bentham, Rousseau, Descartes, Tocqueville, Mill, Durkheim et Weber) et, à l'occasion, d'une conclusion qui donne la parole aux dissidents (surtout Burke et Nietzsche, mais aussi au sujet du

couple raison/passion, Kant).

Potté est à son meilleur lorsqu'il retrace le parcours de la clé centrale, celle de l'individu libre, et lorsqu'il analyse l'histoire pleine de rebondissements du couple raison/passion. Dans le premier cas, ses considérations sur le mythe de l'état de nature fournissent un éclairage essentiel pour saisir ce qui fonde la modernité: «[...] le mythe de l'état de nature — s'il n'est plus consciemment retenu — hante toujours notre imaginaire: la liberté de l'homme est inaliénable et aucun État ne devrait lui porter atteinte. Cette limite à l'État n'est donc pas politique: elle est morale. Elle est même la première loi morale qui tend à réguler le politique en Occident depuis le XVII^e siècle.»

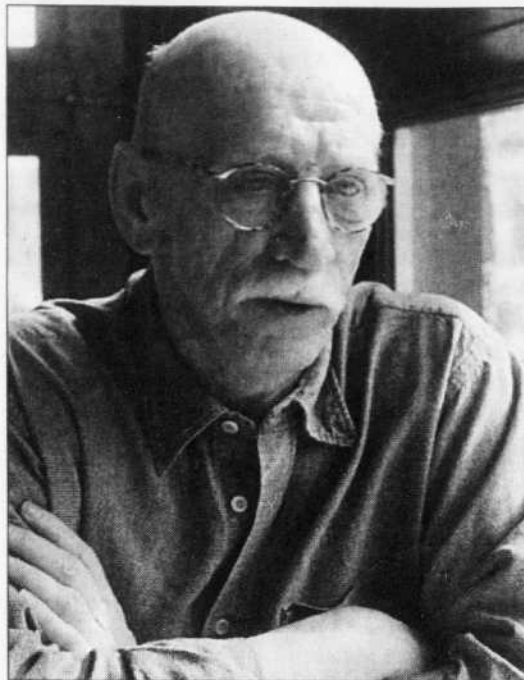
Dans le deuxième cas, sa synthèse des relations entre la raison, devenue instrumentale avec la modernité, et les passions, dorénavant premières et «triomphantes», brille par son esprit de nuance et son respect de la complexité du problème. Par exemple, Kant, penseur moderne s'il en est, incarne pourtant «la réaction rationaliste» à la prédominance des passions et Potté expose avec une belle adresse les termes du débat ainsi créé.

Les qualités de vulgarisateur du professeur sont admirables: sous sa plume, des philosophes et sociologues difficiles, parfois obscurs, deviennent clairs, abordables et retrouvent toute leur pertinence. Certains chapitres manquent de direction précise (ceux sur le marché et sur le couple nation/religion), mais l'ensemble s'avère instructif et éclairant. La conclusion consacrée à la pensée de Charles Taylor déçoit un peu par sa brièveté, mais elle a néanmoins le mérite d'indiquer certains des malaises (relativisme, fragmentation sociale, dérives de la raison instrumentale) engendrés par le procès moderne et d'évoquer les paradèmes susceptibles de les atténuer suggérées par un grand philosophe contemporain soucieux d'éviter le piège stérile de la réaction.

Lecture indispensable pour les enseignants et étudiants en philosophie, en littérature et en sciences humaines et sociales, *Les Neuf Clés de la modernité*, c'est le cas de le dire, ouvre bien des portes et nous



Louis Cornélius



Jean-Marc Potté

JACQUES GRENIER LE DEVOIR

permet d'entrer mieux outillés dans une pensée moderne passionnante, mais souvent déroutante.

Église et modernité

«L'Église est dans la position où se trouvait le Titanic face à la banquise. Il faut prier, certes, mais aussi agir. La banquise est bien réelle, elle est constituée des valeurs authentiques de la modernité et des diversités culturelles des peuples de la Terre en ce début de millénaire.» Tel est le cri d'alarme formulé par Jean-Paul Lefebvre dans sa courte *Lettre aux évêques du Québec* qui plaide en faveur d'une Église réconciliée avec la modernité.

L'autoritarisme, le culte du secret et la négation de la liberté de conscience entretenus par les hautes autorités ecclésiastiques minent l'Église de

l'intérieur et justifient presque l'indifférence d'un nombre grandissant de baptisés. Pour éviter ce «suicide institutionnel que représenterait la disparition de l'héritage chrétien chez les catholiques francophones du Québec», Lefebvre en appelle à un débat public orchestré par les évêques d'ici dont le silence a déjà trop duré.

L'inculturation de la foi chrétienne à la modernité, un projet inauguré par le concile Vatican II mais trop peu relayé par la suite, est devenue une affaire de vie ou de mort. Qu'il s'agisse de planification familiale, du statut des divorcés, des prêtres mariés, de la place des femmes, des laïcs et du partage de la responsabilité dans l'Église ou d'une refondation de la morale sur des bases renouvelées, les défis à l'ordre du jour ne manquent pas qui concernent la crédibilité même de l'Église dans «une culture où existe le respect des droits de la personne et l'égalité des hommes et des femmes». Selon Lefebvre, le silence de nos évêques en ces matières se paierait d'un lourd tribut: «Si ce que l'un d'entre vous m'a dit être «une fin de règne» devait être suivi de la continuation d'un règne qui a déjà duré plus de 20 ans, les historiens de l'Église pourraient juger sévèrement un tel silence!»

En écho au courage de certains catholiques d'Amérique du Sud qui ont été jusqu'à risquer leur vie pour défendre une nécessaire théologie de la libération contre un magistère sclérosé, Jean-Paul Lefebvre convie les religieux d'ici (et d'ailleurs) à une aventure peut-être plus modeste, mais néanmoins essentielle: «Personne ne vous demande de régler les questions économiques ou politiques. Mais, pour l'avenir spirituel de notre société, l'héritage chrétien a de l'importance, beaucoup d'importance. Et la transmission de cet héritage requiert une pensée dynamique, adaptée aux signes des temps, ouverte à l'œcuménisme, de notre Église. Les croyants attendent de vous une théologie de la liberté spirituelle, de la liberté des enfants de Dieu.»

Cette *Lettre d'un catholique inquiet* contient un avertissement pressant: le christianisme, qui a contribué à l'avènement de la modernité, ne survivra qu'à condition de se réconcilier avec elle. Il en va de la légitimité même de son message fondamental.

louiscornelius@parroinfo.net

LITTÉRATURE QUÉBÉCOISE

Éternel recommencement

SOPHIE POULIOT

Si la vie est un éternel recommencement, avec ses hauts, ses bas, ses fausses certitudes, ses déceptions et ses rêves incessants, Guy Verville a voulu saisir l'essence du temps qui passe et façonner les êtres qui, à leur tour, en modèlent d'autres au gré de leurs allées et venues. *L'Effet Casimir* suit les jours d'une femme, Marthe, ex-psychologue bientôt septuagénaire, qui se débat toujours avec un chagrin d'amour. Heureusement, elle vit dans son manoir près de la splendeur du fleuve, entourée de quelques anciens patients devenus ses amis.

Le sous-titre, «roman tranquille», peut susciter chez le lecteur une légère appréhension quant au rythme de la narration. Quoi qu'il en soit, «tranquille» réussit ici à ne pas rimer avec ennuyeux. Le défi relevé par Verville était pourtant de taille. Parler de la vie quotidienne, et plus particulièrement de celle d'individus vivant dans l'entourage d'un moribond (l'un des vieux amis de Marthe est atteint du cancer), aurait pu lasser le lecteur, lui donner l'impression désagréable de perdre son temps. Avec *L'Effet Casimir*, il n'en est rien.

Au contraire, les réflexions de Marthe, fine mouche — sauf en ce qui a trait à sa propre vie — savent tisser une trame de laquelle le lecteur n'aura aucune envie de s'extraire, aussi curieux d'entendre les soliloques de l'héroïne avec sa conscience (redoutable conscience de psychologue) que de connaître l'évolution des êtres qui peuplent ce microcosme rural. Car la douceur de ces amitiés profondes créées par le temps et l'intimité entre des êtres à l'origine très différents, s'ajoutant à l'apaisement que procurent le rythme, la puissance, la constance et l'omniprésence du fleuve, installent un univers à part entière, aussi physique que métaphysique. Y évoluent des êtres vrais auxquels il est difficile de ne pas croire... et de ne pas s'attacher.

Touchant

Lucienne, la bonne aux couleurs de la campagne, qui additionne les amants malgré son âge et sa corpulence; Armand, musicien et astrologue qui apprend à apprivoiser sa fin proche; Rémi, homosexuel énergique au noble cœur, qui tente de se convaincre que l'amour n'existe pas; Gustave, taquin aux tendres sentiments et enfin Marthe, intelligente, cultivée, ai-

mante, faite pour le bonheur, d'une fidélité qui émeut autant qu'elle l'empêche de surmonter sa peine et sa déception. Toutes ces figures sont attachantes et leurs modestes péripéties intéressent comme le font, pour tout individu, les histoires vécues par des proches. Leurs déliés, leurs états d'âme et leurs projets suscitent l'intérêt du lecteur dans la mesure où eux-mêmes font l'objet d'une sympathie toute particulière.

Impossible de ne pas être touché par cette vieille femme qui regrette le bonheur connu avec l'homme qu'elle avait choisi d'aimer pour toujours. La chose est aussi vraie en ce qui concerne la réaction des amis d'Armand à son trépas. D'abord profondément tristes, jaloux d'une complicité commune, ils renouent avec le bonheur après l'heure fatale, car l'humain est ainsi fait qu'il ne peut résister à l'envie d'être heureux.

Guy Verville livre les bonheurs du quotidien, ses peines, bref, il écrit la vie. Et la vie, telle un Narcisse aux proportions planétaires, aime se lire, s'analyser et se contempler lorsqu'elle se reconnaît justement dépeinte, ce qui est vrai dans *L'Effet Casimir*.

L'EFFET CASIMIR

ROMAN TRANQUILLE
Guy Verville
Éditions Varia
Montréal, 2001, 378 pages

POÉSIE

La vérité se cache

DAVID CANTIN

Comment exprimer un état de révolte et d'extase, de solitude et de doute profond? Les derniers recueils de Larry Tremblay et Joël Pourbaix interrogent véritablement ces différentes phases de l'errance initiatique. Voilà deux auteurs qui cherchent des réponses dans une langue poétique où la fougue se mêle à la contemplation. Dans ces trajectoires, parfois très différentes, la parole ose confronter l'inquiétude intérieure, l'imprévisible souvenir, de même qu'une forme de sagesse très personnelle. Il y a dans *Trois secondes où la Seine n'a pas coulé* et *Disparaître n'est pas tout* une exploration intense de ce que peut être la poésie au XXI^e siècle.

Bien connu pour son théâtre, Larry Tremblay s'est d'abord fait connaître en tant que poète. On se souviendra, en 1989, d'un premier recueil chez Trois qui avait pour titre *La Place des yeux*. Quelques années plus tard, il inaugure la collection «Initiale» au Noroît avec *Gare à l'aube*. Depuis, cet écrivain est devenu un dramaturge québécois de premier plan grâce à la pièce *The Dragonfly of Chicoutimi* (Les Herbes rouges, 1996). Quel bonheur que de redécouvrir cette écriture très personnelle dans *Trois secondes où la Seine n'a pas coulé*. Ce livre n'a rien du recueil typique. Il suit un mouvement imprévisible. C'est la Seine qui voit tout et intervient dans cette histoire de passion comme de vérité. On entre dans ce monde où le rêve prédomine sur le réel. Deux amants s'enlacent, le paysage recule, le vent s'ébroue, la mémoire bascule, le jour n'est plus le même.

Que s'est-il passé? On ne sait trop. Ces courtes suites s'embœntent pour mieux faire vivre ce récit décousu. La moindre émotion annonce un détournement, une image saisissante ou un visage rempli d'émerveillement. Larry Tremblay se laisse prendre au jeu d'un long poème qui donne naissance à une parole étourdissante: «La Vérité a les pieds dans l'eau / Entourée de ténèbres moroses / Il y a des jours où elle entend les mouches / Il y a des jours où elle entend son nom / Quelqu'un la cherche en haut / Elle ne bouge pas / Elle grave son reflet / Dans l'eau amorphe / Elle se demande si elle existe / Quand personne ne la voit.»

Difficile de ne pas succomber à un pareil désir de surprendre la vie là où elle apparaît. Dans ce recueil: «L'air prend l'habitude du bleu / Les arbres abandonnent leurs branches / Les cailloux égarent le sentier / Les quantités regardent la Vérité en face.» A la fois simple et énigmatique, ce texte interroge ce qu'il ne reconnaît plus. La beauté se trouve ailleurs, se perd dans la passion enivrante des jeunes amants. L'œuvre se moque du vrai comme du faux. En cherchant autre chose que le poème, Larry Tremblay surprend plus que jamais dans *Trois secondes où la Seine n'a pas coulé*. La voix d'un poète qui ne recule devant rien.

Exigences

D'une autre façon, Joël Pourbaix s'aventure dans une quête tout aussi exigeante. *Disparaître n'est pas tout* suit un chemin fait de ruines, d'éblouissements et de peurs. Le recueil prend la forme du récit elliptique où la disparition de l'être aimé annonce le commencement d'une errance diffuse. «La question n'est donc plus comment survivre à l'éphémère ou comment échapper au temps mais de donner une forme à l'espace.» On entre alors dans un lieu de réclusion, alors que les choses ne semblent plus avoir le même sens qu'auparavant. Dans cette prose poétique des plus

denses, on passe d'un niveau à l'autre. La réflexion instinctive côtoie le détail tragique, bien qu'une révolte intérieure ne cesse de s'accroître. On entend aussi la voix de ce mystérieux Golem qui déroute constamment le narrateur de ce drame. Que penser de ces apparitions troublantes?

Joël Pourbaix tente, d'une lettre à l'autre, de comprendre les gestes impardonnables d'une mémoire indienne: «Le soleil ne sera jamais un regard / Vail de dieu est un feu de paille / comment garder vivant / ce qui fut sans témoin / la solitude de l'événement / elle exige / l'écriture sans Livre / elle demande / une maison nomade / chacun de nous / ce qui est / ne dira point qui tu es / la parole témoigne / que si elle nous échappe.»

On comprendra que ce recueil met en place une transformation intérieure sans compromis. Il y a beaucoup de rencontres, de contours, de notes, d'observations, mais tous ces éléments font partie de *Disparaître n'est pas tout*. Ce livre échappe au piège de la plainte redondante. Il cherche et trouve parfois. Un ton surgit pour mieux aller à la rencontre de l'étrangeté du monde visible. Encore une fois, Joël Pourbaix fouille ce qui se cache derrière les apparences. Il est peut-être temps de reconnaître la valeur certaine de ce parcours décisif dans l'histoire récente de la poésie québécoise.

TROIS SECONDES OÙ LA SEINE N'A PAS COULÉ

Larry Tremblay
Éditions du Noroît
Montréal, 2001, 97 pages

DISPARAÎTRE N'EST PAS TOUT

Joël Pourbaix
Éditions du Noroît
Montréal, 2001, 111 pages

Drogue : fléau réel ou inventé ?

L'alcool ou le tabac sont-ils moins dangereux que le hachisch ou l'héroïne ? Tout dépend de notre environnement social, de nos valeurs et de la relation des individus avec l'une ou l'autre de ces drogues, répondent les experts. Au cours des 30 dernières années, les idées sur les drogues ont nettement évolué et on remet de plus en plus en question les interdits. La notion même de drogue a change.

Invités :

Line Beauchesne
professeur en criminologie
Université d'OttawaSerge Brochu
directeur au Centre international
de criminologie comparéeAndré Therrien
psychosociologue

Chasseurs d'idées

Dimanche 14 h et 23 h 30
mardi 15 h

Cette émission est enregistrée

Olivieri

librairie - bistro

Diffusée sur Internet,
pour plus de détails, consultez notre site:
telequebec.tv

Lire pour faire penser

PIERRE VERGÉALU
LA DÉSERTION

Photo: © Jacques Grenier 2001

un territoire aussi vaste qu'une religion,
aussi obsédant qu'un amour

Instant même

PIERRE VERGÉALU
La désertion
Romant, 201 pages, 24,95 \$

Une nouvelle collection!
Découvrez pourquoi et comment écrivent nos auteurs.

PHILIPPE HAECK
ÉCRIRE DIS-MOI CE QUE TU TROUVES BEAU

Une nouvelle collection!
Découvrez pourquoi et comment écrivent nos auteurs.

MADELEINE GAGNON
ÉCRIRE MÉMOIRES D'ENFANCE

LIVRES

ENTREVUE

Multiple Annie Saumont

CAROLINE MONTPETIT
LE DEVOIR

On la croirait multiple, pourtant elle n'est qu'une. La grande nouvelliste française Annie Saumont, de passage à Montréal cet automne, est même toute menue. Souriante, gracieuse, elle était notamment invitée à participer à un atelier du département littéraire de l'Université de Montréal. Elle vient de publier son dernier recueil de nouvelles, *C'est rien, ça va passer*, chez Julliard.

Tour à tour, dans ces textes, Annie Saumont entre dans la peau d'un enfant mulâtre, d'une domestique musulmane, d'un handicapé ou d'un homme qui occupe temporairement l'appartement d'un ami. C'est rien, et ça va passer, justement. Des instants, cueillis souvent dans tout leur tragique, autour desquels les mondes basculent.

En entrevue, Annie Saumont reconnaît qu'une nouvelle lui est souvent dictée par un événement anodin: une phrase entendue dans la rue, une conversation. Puis, lorsqu'elle écrit, l'histoire emprunte un nouveau cadre, une nouvelle forme.

On lui demande souvent si ses personnages existent. Elle répond qu'ils existent à partir du moment où elle leur a donné vie dans un livre. Autrement, c'est un assemblage de personnes, de situations rencontrées dans la vie. Des personnages tristes pour la plupart. Mais est-ce que cette tristesse n'est pas inhérente à tout être humain, au fond? soulève-t-elle.

«Je ne suis pas sûre qu'il y ait tant de gens qui soient totalement heureux», dit cette femme, aujourd'hui grand-mère, résignée et souriante.

Elle l'a souvent dit en entrevue, Annie Saumont n'écrit que des nouvelles, des éclats de vie, imprécis, incomplets, ouvrant surtout large la porte à l'imagination du lecteur. Ce dernier ajoute ici, à sa guise, un peu d'éclat dans les cheveux du personnage, un peu de couleur sur les vêtements. Quand on pratique le genre de la nouvelle, on n'a pas besoin de donner des noms aux personnages, dit-elle. Pas besoin non plus de dire toujours où ils sont. Au lecteur d'écrire, en lisant, l'histoire qui lui chante. En ce sens, l'écriture d'Annie Saumont rejoint parfois celle d'un Modiano, floue, parcelle, fragmentée. On se déplace dans la mémoire des personnages, mémoire obscure, souvent tronquée et, comme eux, il arrive qu'on mêle les cartes de l'histoire.

Seulement des nouvelles

Annie Saumont ne veut pas écrire autre chose que des nouvelles, et s'astreindre à écrire des textes plus longs est pour elle un pensum. Si elle l'a fait, à ses débuts (elle a écrit deux romans qu'elle préfère oublier), c'était exclusivement parce qu'el-



JACQUES GRENIER LE DEVOIR

Dans ses textes, Annie Saumont nous fait rencontrer des paumés en tout genre, riches et pauvres, mais surtout pauvres, jeunes et vieux, mais surtout jeunes.

le n'arrivait pas, autrement, à se faire publier.

Depuis, donc, elle ne s'est consacrée qu'aux textes brefs, avec une constance soutenue qui lui a valu une reconnaissance certaine dans le milieu des lettres françaises. Et si ses petites œuvres, déstabilisantes, émouvantes, tiennent souvent dans une dizaine de pages, elles n'ont pas moins nécessité un grand travail de peaufinage, de réécriture. Cela donne de petits bijoux qui miroitent, selon les différents éclairages que le lecteur daigne y poser. Elle, qui a déjà écrit des chansons, leur insuffle un rythme qui rapproche parfois son écriture du style poétique.

«Pour moi, la poésie, c'est le sommet des genres littéraires», confie-t-elle.

Dans ses textes, Annie Saumont nous fait rencontrer des paumés en tout genre, riches et pauvres, mais surtout pauvres, jeunes et vieux, mais surtout jeunes.

Il y a quelques années, alors

que les gens faisaient remarquer que ces livres étaient toujours peuplés d'enfants, la nouvelliste signait, en boutade, un recueil intitulé *Moi, les enfants, j'aime pas tellement*, où les personnages étaient tous des enfants.

Celle qui s'est intéressée aux langues, qui a fait de la traduction toute sa vie — elle a notamment traduit *L'Attrape-cœur* de Salinger —, utilise aussi différents niveaux de langage.

Au moment où elle écrivait sur les jeunes de la banlieue, par exemple, elle s'est appliquée à assimiler le langage cru du milieu.

Parmi les écrivains de nouvelles qu'elle admire, citons Julio Cortazar. Mais elle lit aussi des romans, avec un faible pour ceux de Claude Simon.

C'EST RIEN, ÇA VA PASSER

Annie Saumont
Julliard
Paris, 2001, 170 pages

Enfin la suite...

HÉLÈNE PELLETIER-BAILLARGEON

OLIVAR ASSELIN ET SON TEMPS

* *

Le volontaire



Extrait

«IL DIT PUISER beaucoup de réconfort dans les lettres de ses fils. D'échanger avec sa femme à propos de leur éducation et de leurs progrès scolaires lui fait oublier les mauvais jours de leur union. S'il sort vivant de la guerre, la pauvreté ne lui fera plus peur. Il demeure persuadé que, avec la confiance renouvelée d'Alice, il aura "la force de gagner le pain de sa famille", de "prouver par [ses] actes la sincérité de [son] repentir". Ces promesses solennelles d'amendement, il les couche au crayon à mine sur un mauvais papier militaire recyclé. Il écrit au fond d'un *dugout* perpétuellement menacé par l'artillerie allemande, les doigts maculés de boue:

Au moment où je t'écris, un grand bombardement vient de commencer. Notre *dugout* est secoué de fond en comble. Un obus de 5 à 8 pouces l'enfoncerait. Mais il ne sert de rien de s'énerver et rien n'arrive sans la permission de la Providence. Si cette lettre te parvient, c'est que rien de fâcheux ne me sera arrivé.

Je t'embrasse avec toute la tendresse dont je t'ai si longtemps privée. Presse les enfants sur ton cœur pour moi.

Ton homme qui vivra pour te rendre heureuse, ou qui mourra avec ton estime,
Olivar

Mais le véritable état d'âme du combattant face à la machine de guerre qui, quotidiennement, déchiquette, brûle et saigne à blanc des corps jeunes, c'est à son ami Édouard Biron qu'il le confie sans détours:

J'achève aujourd'hui même la première semaine de mon troisième mois de tranchées, et je vous prie de croire que depuis les premiers jours du printemps les mois ici comptent double. Je suis habillé en *private*, souvent crotté des pieds à la tête. J'ai déjà perdu deux ordonnances. Dire que j'aime tout de cette existence, jusqu'à l'idée d'être mutilé pour la vie ou de passer d'un instant à l'autre, dans l'éternité, serait pure fanfaronnerie. Je le disais il y a quelque temps à Fournier, dans une lettre que je voudrais que vous lisiez, beaucoup, même de mes amis, ne se sont jamais rendu compte combien ma combativité était intellectuelle et quelle distance il y a de là à la férocité physique qui seule fait le bon soldat. Non, je n'éprouve pas la moindre joie à la perspective de pouvoir d'une balle fracasser le crâne d'un être humain, fût-ce un Allemand. Je hais le Boche, mais au fond de moi-même, je trouve la guerre une sale chose. Et, malgré tout ce qu'elle m'a apporté de déboires, j'aime la vie. Je suis venu ici pour la satisfaction de ma conscience — parce que dans cette guerre, il y a eu trop de gens qui ont enrôlé les autres sans aller eux-mêmes au feu. Vous m'en croirez si vous voulez mais je comprends l'admiration que mon acte paraît provoquer chez un certain nombre. Je ne pouvais, à mon propre regard, agir autrement? Ce que j'ai fait, je l'ai fait pour moi, non pour mes compatriotes, à qui je ne dois rien et qui, s'il n'en tient qu'à moi — ça a été d'ailleurs ma règle de conduite depuis ma sortie du *Devoir* — continueront tant qu'ils voudront, à manger... de l'herbe à pleine gueule.

À vous,

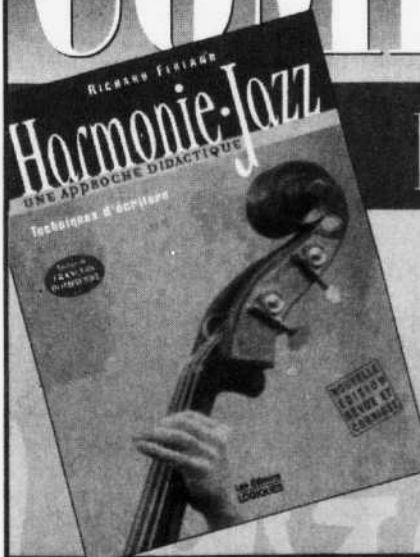
Asselin

P.-S.: Ne sais encore ce qu'il adviendra de moi après ces trois mois, car je puis certainement faire mieux que de commander un peloton [...]

352 pages • 24,95 \$ • En librairie le 17 octobre



COMPOSEZ!



HARMONIE-JAZZ

Les techniques et les secrets de l'harmonie musicale.

Richard Ferland
20 sur 24 cm • 224 pages
2-89381-791-2 • 38,95 \$

ARRANGEMENT

L'art de l'arrangement pour débutants et professionnels.

Richard Ferland
20 sur 24 cm • 328 pages
2-89381-834-X • 39,95 \$



Les Éditions LOGIQUES inc.
7, chemin Bates, Outremont (OC) H2V 1A6
DISTRIBUTION EXCLUSIVE: QUÉBEC-LIVRES

LIVRES

BIOGRAPHIE

Les résistances d'une vie

Olivier Todd revoit la cote légendaire de Malraux à la baisse

GUYLAINE MASSOUTRE

Le XXI^e siècle sera-t-il religieux, comme Malraux l'a affirmé? De telles prédictions font encore sursauter. Génie ou charlatan? Artiste lucide ou homme d'action fébrile? Comment le jeune piller de temples cambodgiens et revendeur de faux Picassos se métamorphosa-t-il en ministre de la Culture? Était-il l'imposteur, le mythomane, le drogué qu'on a dit? Comment l'auteur de *La Condition humaine* (1933) et de *L'Espoir* (1937), essayiste de l'art, se cristallisa-t-il en acteur gaullien?

La personnalité contradictoire de Malraux offre un terrain d'élection pour un biographe. L'écrire est une chose, mais déceler les points forts de l'histoire en est une autre. Il fallait donc un biographe expérimenté, capable de mener une enquête d'une ampleur exceptionnelle. Après une retentissante biographie de Camus, le journaliste Olivier Todd relève le défi.

Laquelle de ses vies parallèles synthétise le mieux Malraux, de l'écrivain ou de l'homme de carrière? Todd choisit la seconde. Cela se comprend mais se discute. Point fort: on ne saurait reprocher à ce biographe, infatigable et méticuleux, de manquer de distance. Point faible: s'il empoigne la masse factuelle à la manière d'un Titan, il abat aussi la statue malrucienne d'un pesant jugement.

De l'enquête au point de vue

Fiable, de toute évidence, l'ouvrage relève de la biographie pointilliste à l'anglo-saxonne. Les sources factuelles sont exposées, allant des archives du Quai d'Orsay aux mémoires de Kissinger, des dossiers de la CIA à ceux du Komintern, des papiers de Nehru aux témoignages d'environ 200 proches et personnalités. C'est logique et vérifié: l'hom-

me des prises de position, mis ici en avant, fait jaillir le feu partout où il passe. Todd ramasse ces braises chaudes comme des faits. Il met les opinions en opposition, les soupèse et les commente, souvent à même la citation. Il est évident qu'il vient à bout d'ordonner un matériau essoufflant. S'attaquant ainsi à Malraux de biais, il vise la légende. Mais il heurte un écueil. Que prouvera un dossier qui verse sous le poids des «faits» disparates compilés?

Todd est-il myope? Non, plutôt entêté: il refuse d'être émerveillé. Son scepticisme domine tout l'ouvrage. Manque-t-il alors d'affinités avec Malraux ou pratique-t-il envers les grands une familiarité que certains journalistes trouvent de bon ton, sous prétexte de liberté critique? Contesté-t-il sa valeur? son engagement? sa sincérité? son génie même? Ce n'est pas cela.

Todd tranche: excepté comme lecteur de *L'Espoir*, il n'éprouve pas d'empathie avec son sujet. En partant, il qualifie le personnage de «protéiforme et orgueilleux». Le portrait, quelque peu clownesque, fait alors son chemin. «Chirac [...] le panthéonisa. Pourquoi?», se demande-il au début. À l'issue du projet, il pose la plume, dubitatif et agacé. Son compte avec Malraux reste ouvert.

Que lui reproche-t-il? Un point d'ordre moral: Malraux était habile et menteur. Passe encore pour les ambitions, le magnétisme, le prophétisme, le chamanisme, la frénésie, les tics insupportables. Mais que faire de ses collages hâtifs (en art), de ses calculs (en politique), de sa froideur (en amour), de ses formules sibyllines (à tout le monde), de sa fausse érudition (dans la littérature, qu'il classait «parmi les professions délirantes»)? Todd mène un réquisitoire assez proche de l'opinion de Raymond Aron: Malraux? «Un tiers génial, un tiers faux, un tiers incompré-

hensible.» Le malaise installé l'emporte.

Débats ouverts

Lourdement asséné, le point de vue rallie une somme impressionnante de personnalités à charge. Mais il ne convaincra pas tout le monde.

Une question se pose: pour être crédible, un écrivain doit-il être mort pauvre et maudit?

Les visions littéraires protègent-elles un écrivain de la mêlée, surtout lorsqu'il s'y jetait lui-même? Un écrivain engagé dans l'action politique devient vite suspect d'une collusion avec son temps, et son œuvre, d'ambitions cachées. Ce préjugé a relégué maintes œuvres littéraires au rang des objets partisans. Le Malraux de Todd n'échappe pas à cette réduction.

Contrairement à l'empathique biographie littéraire de Duras par Laure Adler, ou à celle de Genet par Edmund White, dans la même collection, celle de Todd vise donc l'homme, avant l'œuvre. Celle-ci relèverait des actes, certes notables, de la vie, mais la vie citoyenne est l'œuvre notoire. C'est pourquoi le biographe, faute d'y plonger, s'y attarde moins qu'aux réactions qu'elle soulève.

Il faut bien dire, à la décharge de Todd, que non seulement l'œuvre est une part limitée de la vie de Malraux, mais qu'elle a suscité des commentaires contradictoires quant à sa valeur. Ses écrits sur l'art, soumis aux commentaires acerbes de spécialistes, ne lui ont pas valu le succès de ses romans.

Là, la biographie se transforme en panorama. Le point fort du livre, c'est moins Malraux que l'entreprise, réussie, de déboulonner une époque. Todd en découd avec la mode Malraux, boursouflée par «l'hyperbole, le superlatif, la généralisation, le lieu commun», qui virent des calembredaines le porter au pinacle de la renommée: «Tout était

voué à Malraux», écrit Todd, et chacun se vouait à lui.»

Une relecture nécessaire

On oubliera le comédien verbotomoteur étourdissant. Malraux compta d'abord pour ses livres fervents. Ils ont été des prismes grâce auxquels de nombreux lecteurs purent décrypter leur propre cheminement. Ces livres prenaient pour pivots des guerres, des dictatures et des meneurs d'hommes (Staline, Mao, Franco, Hitler, Nehru, de Gaulle), des valeurs (l'anticolonialisme, le communisme, la république, la résistance, la liberté), et des œuvres d'art universelles. Qui ne s'est pas senti grandir à en lire des pages inspirées?

Quoi qu'il en soit, cette biographie relancera la lecture. Une «contagieuse naïveté», écrit Todd justement, se décaute avec le recul de l'histoire, dont la complexité émerge parallèlement. «Comment enquêter aujourd'hui avec lucidité et bonne foi sur André Malraux sans éviter certaines notions et émotions généreuses charriées par ses œuvres dans un tintamarre enivrant?» Malraux, passant par Banteay Srei, au Cambodge, Barcelone, Moscou, Delhi, Haïti, débute à Bondy et ne finit à Paris que pour subir l'assaut du temps. L'agitation entre en phase d'être rassise. Mais la lecture proprement dite n'est pas commencée.

ANDRÉ MALRAUX,
UNE VIE
Olivier Todd
NRF Gallimard
Paris, 2001, 694 pages



André Malraux

SOURCE GALLIMARD

Tout dire

Marie-Andrée Lamontagne

Le Devoir

L'écrivain, sa vie, son œuvre. Ainsi enseignait-on la littérature avant que ne s'installent les années de fer du structuralisme et de la critique textuelle affirmant, dans les années 60 et 70, la suprématie du texte sur son auteur, voire son autonomie. Quelle importance cela pouvait-il avoir que Céline ait été médecin et pauvre, Hemingway correspondant de guerre, Marguerite Duras élevée aux colonies? Avec insolence, leurs romans menaient une existence à part. Ils étaient de fabuleux objets que la critique, forte de sciences dures, tournait et retournait dans tous les sens, s'employant à les déconstruire, parfois avec ses grosses pattes, dans l'espoir naïf de percer le mystère de leur fabrication et de leur fonctionnement.

L'auteur, imbécile et chétif, devenait quantité négligeable. Ses explications ne faisaient pas le poids devant celles qu'on pouvait obtenir, par exemple, de Marx ou de Freud. Mieux valait l'ignorer. Dans les collèges et les facultés, on ne s'en est pas privé pendant un quart de siècle. Il s'est bien vengé depuis à la ville.

De quel côté que l'on se tourne, en effet, que voit-on? Des auteurs, des vies qui se racontent avec complaisance, des confidences que l'on force au besoin, le genre de l'autofiction qui fait flo-



SIGNETS

teint un certain degré d'achèvement, peut rivaliser sans peine en authenticité avec la vie qui lui a servi de modèle. Il n'y a plus alors à choisir entre la vraie vie et la vie inventée ou racontée. Toutes deux existent à part entière, dans leur sphère respective, mais la seconde peut en plus se révéler une source de plaisir esthétique pour ceux qui sont forcés de s'accommoder de la première, c'est-à-dire tout le monde. Cela s'appelle une œuvre littéraire, en l'occurrence un livre. Celui-ci a beau figurer en pile sur les tables des libraires, être montré à la télévision, sa couverture être reproduite dans les pages littéraires des quotidiens et des magazines, il n'est plus, dans bien des cas, que le moyen par lequel le lecteur peut donner libre cours à la conciergie qui dort en lui, à vrai dire d'un seul œil.

Ce voyeurisme, ce grand débalage, participe du mouvement général de la société, dont le monde littéraire accuse le coup, depuis les auteurs, dont l'ego n'est jamais petit et qui n'ont plus de raison de le brimer, aux éditeurs à l'affût de sujets qui font vendre, en passant par le public titillé, fasciné, et qui achètera. Les médias, à qui on ne peut reprocher d'être de leur temps, enregistrent le phénomène, l'amplifient. C'est ce qu'a montré éloquentement l'émission que Christiane Charette consacrait l'autre jour, à la télévision, aux livres de Nelly Arcan (*Putain*, Le Seuil) et de Catherine Millet (*La Vie sexuelle de Catherine M.*, Le Seuil). Les livres étaient alors de petites boîtes où il s'agissait de faire entrer, de gré ou de force, leurs auteurs. Aucun interstice, aucun écart. La vie et le livre devaient coïncider, puisque ce dernier appartenait au genre du récit, faisant appel de surcroît à la première personne du singulier.

Nelly Arcan, avec sa narraitrice timidement objectée aux questions impudiques et insistantes de l'animatrice, était chaque fois appelée à l'ordre: non, non, c'est bien vous. Pour sa part, l'arrivée de Catherine Millet fut accueillie avec soulagement: là au moins, pas de faux-fuyant, c'était elle et rien qu'elle, affirmait-on d'entrée de jeu. Peu importe que Millet laisse entendre durant l'entrevue que les choses n'étaient pas aussi simples, en évoquant cette faculté qu'auraient les femmes de toujours demeurer à distance, même dans l'abandon de l'acte sexuel. Peu importe aussi la discrète ambiguïté d'un titre qui ne retient du personnage principal que l'initiale du nom propre, suggérant par là qu'un écart s'installe, un regard est proposé. Les deux récits seront pures confessions et témoignages, ou ils ne seront pas. Sur le plateau, lla conversation prend un tour lesté et fait s'esclaffer, dans le public, une brave dame, génée, saisie par la caméra. Pourtant, on ne saura jamais la couleur du slip des trois femmes réunies ce jour-là. Il est des limites à vouloir tout dire.



KATHERINE PANCOL

Katherine Pancol
Et monter
lentement dans
un immense
amour...

roman
Albin Michel

Follement romantique,
follement romanesque,
un roman fou
qui ne parle que d'amour.

ALBIN MICHEL

www.albin-michel.fr



Passeurs culturels

Une littérature en mutation
Entretiens avec
des écrivains migrants
SUZANNE GIGUÈRE
264 pages, 27 \$

Nous sommes ici dans le vaste monde de la littérature et de ses langages, et la réunion de ces onze auteurs nous fait mieux mesurer quels horizons ils ouvrent à l'exigüité relative de notre territoire culturel, quel heureux contre-poids ils procurent à toutes les forces anti-intellectualistes qui menacent aujourd'hui plus que jamais l'espace mercantile de la culture.

Pierre Nepveu, *Préface* page 13

Cette publication est un événement en ce qu'elle propose sur le Québec des années trente et quarante un regard neuf, vif et critique. **Auguste Viatte** est un intellectuel qui est interpellé par son temps et par l'espace américain nouveau qui est le sien. Yvan Lamonde, *Préface* page IX



PUL-IQRC

Tel. (418) 656-7381 - Téléc. (418) 656-3305
Dominique.Gingras@pul.ulaval.ca
http://www.ulaval.ca/pul

Auguste Viatte
D'un monde à l'autre

Journal d'un intellectuel
jurassien au Québec
(1939-1949)
volume I novembre 1939-
novembre 1942
Édité et présenté par
CLAUDE HAUSER
484 pages, 38 \$



LIVRES

CINÉMA

L'affaire Steve McQueen n'aura pas lieu

ANDRÉ LAVOIE

Les acteurs ayant triomphé à la télévision et qui finissent, envers et contre tous, par devenir de véritables stars de cinéma ne sont pas si nombreux. Clint Eastwood a eu cette chance, Bruce Willis également (on oserait ajouter: pour notre plus grand malheur...); même destinée pour Steve McQueen, connu et vénéré pour son rôle de chasseur de primes solitaire, Josh Randall, dans *Wanted Dead or Alive* (diffusée à CBS de septembre 1958 à mars 1961). La vedette à tout de même constaté, comme d'autres avant et après lui, que «les gens n'aiment pas payer pour voir ceux qu'ils peuvent regarder gratuitement chez eux». Comment a-t-il réussi ce passage plein d'embûches et impose une personnalité que cinéastes, producteurs et bien des acteurs de sa génération trouvait «quelconque»?

Imitant la star qui l'intéresse ici, un passionné de courses de voitures, François Guérif, passe à la vitesse grand V pour survoler la vie et la carrière de Steve McQueen dans cette biographie au style télégraphique, passant tout en revue mais n'approfondissant rien. Une fâcheuse habitude, visiblement, ne le quitte jamais, à en juger par son *Panorama du film noir* (Denoël, 1999), qui souffrait de la même superficialité agaçante.

Si le style fait l'homme, le sujet, lui, impose sa loi: McQueen, acteur limité qui ne cachait pas sa paresse intellectuelle, et encore moins son passé de délinquant, «d'enfant des rues», n'a offert que quelques grandes interprétations (dans *The Thomas Crown Affair*, *The Sand Pebbles*, *Papillon*) et sa filmographie compte beaucoup, beaucoup de films d'un intérêt relatif, qui résistent déjà mal à l'usure du temps. Pour Guérif, il s'agissait donc de refaire le parcours d'un homme à l'enfance malheureuse et dont la réussite doit plus à sa détermination et à son succès qu'à ses talents d'acteur.

La vedette du petit écran et bientôt du grand ne s'est pas fait que des amis à Hollywood, affichant très vite un caractère irascible et une «brutale franchise», capable de s'attirer les foudres des réalisateurs et l'inimitié de ses partenaires de jeu. Ses différends avec Yul Brynner pendant le tournage de *The Magnificent*



ARCHIVES LE DEVOIR
Steve McQueen dans *Bullit*.

Seven de John Sturges ont défrayé la chronique. Une réputation pas très enviable qu'il ne renie pas: «En repensant à ma vie, [...] je crois que j'ai dû en passer un tiers à être en colère et sans savoir pourquoi.»

Mais ce que McQueen a appris très tôt, ce sont les limites de son jeu, lui qu'on qualifiait à ses débuts de «jeune premier ordinaire», par la suite de «héros désincarné», alors que la critique américaine «commence à penser qu'un bon sportif ne fait pas obligatoirement un grand acteur». C'est sans aucun doute cette aura d'accessibilité qui séduira le public américain, et peut-être aussi le fait qu'il ne s'est pas laissé «déformer» par les méthodes de l'Actor's Studio, ce qui constituait en soi un exploit dans le Hollywood des années 50-60... Le succès du film de John Sturges, *The Great Escape*, assurera son indépendance financière et une position dominante vis-à-vis des producteurs, lui permettant de bousculer parfois son image d'aventurier solitaire ou de s'improviser producteur, comme dans *The Sand Pebbles* de Robert Wise, celui qui lui a donné sa première chance au cinéma dans *Somebody Up There Likes Me* en 1956.

Quelques grandes rencontres

Il y aura bien sûr quelques grandes rencontres dans la vie et la carrière de McQueen et dont Guérif fait écho, particulièrement sa collaboration, deux fois fruc-

tueuse, avec le cinéaste Norman Jewison (*The Cincinnati Kid* en 1965 et *The Thomas Crown Affair* en 1968) ou encore sa liaison orageuse avec Ali MacGraw, la vedette de *Love Story*. L'auteur nous décrit également les déboires financiers et techniques qui feront de *Le Mans* un échec sur tous les plans, film-hommage à sa passion dévorante (et dangereuse, McQueen ayant bien failli y laisser sa peau pendant le tournage) pour la course automobile. Il ne tait pas non plus la déchéance d'un homme emmuré dans sa misanthropie, surtout après le succès de *The Towering Inferno* en 1974, toxicomane, obsédé par l'idée de projeter une image plus «littéraire» (il soutient l'adaptation cinématographique d'une pièce d'Henrik Ibsen, *An Enemy of the People*, et rêve de mettre en images un Harold Pinter). C'est également le même qui exige trois millions de dollars pour endosser la folie du colonel Kurtz (Coppola, furieux, opte finalement pour Marlon Brando, avec le résultat éclatant que l'on connaît) et celui à qui l'on propose le premier Rambo...

Si un cancer ne l'avait emporté en 1980 à l'âge de cinquante ans, McQueen aurait-il pu prouver que, derrière son air décontracté, son style mauvais garçon et son absence de prétention, se cachait un acteur d'une intensité insoupçonnée? Il n'a sans doute pas croisé les plus grands cinéastes, s'est davantage bagarré pour réussir sa carrière que pour raffiner son jeu, lui qui n'a cessé de déclarer qu'«on n'apprend pas la vie dans l'Encyclopaedia Britannica». Peut-être que, s'il avait ouvert un tome ou deux à l'occasion... Guérif, plus admiratif que critique, ne va pas jusque-là, trop occupé à nourrir le mythe, d'une manière expéditive, une autre de ces inutiles hagiographies dont les éditeurs français ont le secret pour roucouler devant Hollywood.

STEVE MCQUEEN

François Guérif
Éditions Denoël
Paris, 2001, 248 pages

BANDE DESSINÉE

La nostalgie de l'ancien futur

L'écho des Jaguars dans une dimension parallèle

DENIS LORD

Dans le milieu de la bédé québécoise, le premier opus solo de Grégoire Bouchard était depuis fort longtemps attendu. Avec son inspiration délibérément rétro, dans la lignée des *space opera* des années CE50, sa démarche rappelant celle d'Yves Chaland, artiste mont-réalais, une des figures de proue du défunt magazine *Iceberg*, jouissait d'un égal respect parmi les diverses chapelles de la bédé québécoise.

Mais on se demandait si cet album, déjà annoncé en ces pages en janvier 1999, verrait jamais le jour. Dessiné entre 1995 et 1998, *Planet Twist* devait à l'origine être un fascicule de 15 pages noir et blanc inséré dans le nouveau CD du groupe sur Les Jaguars. Projet abandonné, finalement présenté à Mille-Îles, qui demanda à l'auteur d'en faire un long récit. Pour diverses raisons, la sortie de l'album fut plusieurs fois reportée, finalement publiée par une filiale de l'éditeur.

La faune du showbiz

L'aventure des Jaguars commence à Arvida, en 1962. En tournée à Montréal, leur popularité prend son véritable essor. Le groupe remplit les plus importantes salles de concerts de la métropole, signe avec une maison de disques et monopolise la radio, se produit en première partie des Classels. Mais les musiciens n'ont aucune envie de s'établir à Montréal, condition essentielle à leur viabilité. Le groupe se dissout donc en 1965.

Le leader du quatuor, Arthur Cossette, est le seul à poursuivre une carrière musicale. Laborieusement. En 1985, profitant de la vague rétro, Les Jaguars se reforment le temps d'un spectacle. Un bref retour aux spotlights; le guitariste Cossette retourne dans l'ombre jusqu'à sa rencontre avec des fans d'une génération postérieure, musiciens eux aussi.

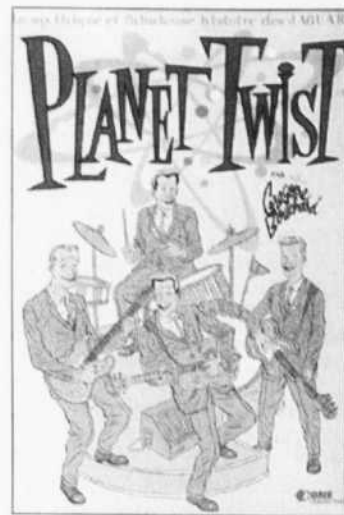
La futurologie n'était déjà plus ce qu'elle est

Bouchard fait l'apologie des Jaguars avec un lyrisme emphatique et nourri d'ironie. Tâtez d'un échantillon de la prose: «Nourris par les sucs régénérateurs d'une terre rude mais généreuse, ces quatre fils de bûcherons au sang riche et bouillonnant composaient déjà, à l'époque, d'incroyables mélodies. Tels des jeunes dieux barbares émergeant des glaces du Nord...» Plus loin, Bouchard parle du «délicieux despotisme de l'Église catholique, qui impose à l'ensemble du pays son autorité théocratique quasi médiévale». Y a de la joie dans le verbe!

À la manière d'un Orson Welles, Bouchard entremêle joyeusement vérités et mensonges, histoire et fiction, attribuant au quatuor du Lac-Saint-Jean une renommée planétaire, accumulant les citations inventées de personnages réels ou imaginaires. Mais surtout, dans la seconde partie de son œuvre, il remodèle la technologie et le design du dernier quart de siècle selon ce qu'on en anticipait auparavant. Sous des véhicules spatiaux tout droit sortis des *Sentinelles de l'air*, ses personnages vêtus de combinaisons bizarroïdes croisent des robots en s'agitant au rythme de l'astrodisco.

La plastique

Sur Les Jaguars, et leur entourage, Bouchard nous en apprend finalement très peu. Avec la contrainte de résumer trois décennies en 60 pages, *Planet Twist*, à deux cases par page, privilégie le récit au dialogue et les émotions, sinon esthétiques, manquent à l'appel. Le véritable personnage de l'album, c'est la plastique. Presque une caricature d'album de bédé et frôlant le manifeste déguisé,



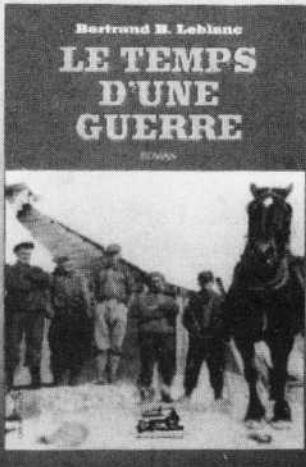
Planet Twist s'avère une ode au look rassurant des années 50 et 60, avec ses «automobiles en forme de missiles intercontinentaux [...], ses télé avec de gros boutons en bakélite, ses actrices blondes et pulpeuses, ses astronautes téméraires [...]». Bref, c'est l'icographie télé-bédé d'il y a déjà un demi-siècle mariée à la naissance du Québec moderne, dans un second degré palpable jusque dans les couleurs en aplats et la mine ahurie des personnages.

Il faut souligner la générosité et la richesse de l'objet livresque. L'œuvre est agrémentée de pages de garde illustrées, d'une préface, d'une présentation des personnages et des lieux, d'illustrations hors cadres, toutes choses qui, ajoutées à l'originalité de la démarche de Grégoire Bouchard, placent *Planet Twist* parmi les titres les plus mémorables de la bédé québécoise.

PLANET TWIST

Grégoire Bouchard
Zone convective
Montréal, 2001, 62 pages

Un grand vent de passion souffle d'Amqui, P.Q.!



Le tome deux de la saga de VLB est disponible partout!



BEAUCHESNE
Un enfant du clergé dans le Québec des années 50
Une chemise de croix subversif, tome 1
Pierre Beauchesne
Une «autofiction» rocambolesque racontant les gloires et les misères d'un jeune homme aux prises avec l'Église étouffante de l'époque.
Distribution: Prologue
ISBN: 2-922245-59-4
352 pages • 27,95 \$
SODEC
LES ÉDITIONS VARIA
C. P. 35040, CSP Fleury, Montréal (QC) H2C 3K4
Tel.: (514) 389-8448 • Téléc.: (514) 389-0128
5^e ANNIVERSAIRE!
www.varia.com

L'éclatement de la Yougoslavie de Tito
Désintégration d'une fédération et guerres interethniques
Yves Brossard
Jonathan Vidal
Ce livre, qui se situe ainsi à la frontière de la vulgarisation, de la synthèse et de l'analyse, intéressera le lecteur qui cherche avant tout à comprendre, au premier degré, ce qui s'est passé en ex-Yougoslavie, de 1991 à 1995, et les origines proches et lointaines des guerres qui l'ont déchirée.
300 pages, 25 \$
L'ÉCLATEMENT de la YUGOSLAVIE DE TITO
Désintégration d'une fédération et guerres interethniques
Yves Brossard
Jonathan Vidal
LES PRESSES DE L'UNIVERSITÉ LAXAL
COLLECTION *Mercure du Nord*
PUL-IQRC
Tel. (418) 656-7381 - Téléc. (418) 656-3305
Dominique Gingras • pul.ulaval.ca
http://www.ulaval.ca/pul

ERIC-EMMANUEL SCHMITT
La part de l'autre
roman
Albin Michel
Vienne, École des Beaux-Arts, 8 octobre 1908 : Adolf Hitler est recalé. Une minute peut changer le cours d'une vie. Peut-être aussi le cours du monde...
ALBIN MICHEL
www.albin-michel.fr

Lire
pour faire durer l'instant
Vincent CHABOT
À l'intérieur du labyrinthe
Roman, 328 pages; 27,95 \$
L'amour au temps des névroses.
L'instant même

LIVRES

LITTÉRATURE FRANÇAISE

Mouvements de mémoire

MARIE-CLAIRE
LANCTÔT BÉLANGER

Est-ce la fièvre ou la proximité de la mort qui donne ce relief particulier aux choses et aux gens, qui marque ces contours, souligne ces couleurs précises?

Est-ce la fièvre ou la proximité de la mort qui découpe ainsi les temps, ne laissant submerger ici que le jeune adolescent et le vieux monsieur? Ou est-ce ici le travail du souvenir-écran dont la psychanalyse note la netteté particulière et l'apparente insignifiance de son contenu tout en condensant, reliés ou cachés, les événements essentiels de la vie infantile?

Les romans de Claude Simon sont habituellement tenus par des architectures particulières. Celui-ci n'y manquera pas: le mouvement, l'oscillation, le balancement même du tramway établit un va-et-vient entre la mémoire et le temps présent. Entre les deux, hormis l'évocation de Bénarès et les quelques lignes qui retracent la guerre, la captivité et l'évasion, moments qui appartiennent à l'histoire, il n'y aura pas d'autre temps, ni d'autres événements, ni de nouvelles relations que celles de la grande famille de l'enfance.

Le narrateur, enfant, se promène, de son point d'observation privi-

légié qu'est la cabine du *wattman*. Du collège à la maison, tant l'intérieur que l'extérieur du tramway sont minutieusement décrits: le conducteur, les travailleurs qui sont, comme lui, dans l'habitacle, et puis les affiches criardes, les monuments aux morts, les gens des classes sociales différentes, les boulevards de cette ville de province où le tramway échoue sur le sable de la mer. Et, autre point d'observation, un lit d'hôpital, d'ou vieilli, tantôt immobile sous ses tuyaux, tantôt sur un fauteuil roulant poussé par un infirmier, il regarde les autres patients, les visiteurs, les infirmiers, les corridors et le ciel que découpe une fenêtre.

La mémoire et la mort

Bien qu'elle soit à peine nommée, tout ramène le narrateur à la mort. D'abord celle de la mère, cette mère toujours en deuil depuis que la guerre lui avait, très tôt, arraché son mari. Pour l'enfant de onze ans, chaque retour du tramway vers la maison, après l'école, le confronte à l'agonie sa mère: «Le soleil déclinant d'octobre déjà bas éteint, de façon un peu sinistre, les ombres des pins sur le gravier du jardin où l'on déposait chaque après-midi cette chaise longue, ou plutôt cette liseuse, où était couchée non pas maman mais l'espèce de momie à

tête d'épervier, à la peau d'un jaune cirieux, au nez autrefois bourbonien maintenant devenu semblable à quelque bec d'oiseau de proie et dont le regard durci par la souffrance avait quelque chose de presque méchant.»

Un jour, au retour des vacances de Pâques, la liseuse n'est plus au jardin. Mais ce n'est que beaucoup plus tard, à la toute fin du roman, que la réalité de cette mort apparaîtra, extirpée de la mémoire par une phrase happée au détour d'un voyage en fauteuil roulant: «[...] si belle au milieu de toutes ces fleurs!» Alors, c'est le lourd parfum des fleurs mêlé à celui de la cire des bougies qui reviendra avec le visage cartonné de la mère dont la mort, par petites touches associatives, traverse entièrement le texte.

Et, un peu comme dans l'écriture même du roman, sans transition, sans découpe des temps et des mouvements, la mort, c'est aussi celle du narrateur. C'est ce qui l'amène à l'hôpital, ce qui lui donne la fièvre, le soude à des tuyaux, lui donne pour voisin de chambre un vieillard qui suscite chez lui une répulsion «parce que sa personne semblait incarner jusqu'à la caricature



CLAUDE SIMON

une résistance pour ainsi dire obscène à ce pour quoi nous nous trouvions tous les deux là, comme s'il m'était donné de voir et de cohabiter avec une sorte de double ricanant de moi-même». Par ailleurs, pas d'apitoiement sur lui-même, pas de plainte. Plutôt le scalpel des mots, la pudeur ou la retenue des émotions. Ce qui oblige, parfois, le lecteur à retenir son souffle, au bout des longues phrases qui ondulent et conduisent vers des lieux intérieurs où voisinent l'horreur, la tristesse, le désespoir.

Un roman proustien

Le *Tramway*, c'est aussi un roman proustien. Non seulement parce qu'il convoque la mémoire d'un jeune garçon. Non seulement parce qu'il utilise les longues phrases et l'aléatoire des majuscules, des parenthèses ou d'une ponctuation baroque. Non seulement pour l'évocation d'Albertine et pour ce petit fragment critique à l'égard de l'utilisation du hasard, chez Proust. Ce qui permet à Claude Simon de dériver jusqu'à cet étonnement devant la tolérance face au personnage trouble d'un individu nommé «le poète» dans la société «bien pensante» de son enfance. Non seulement pour l'évocation constante de la mer, mais aussi pour «un petit rectangle jaune» qui se découpe, suspendu, dans le noir du ciel. Bergotte, ici encore, peut mourir devant tant de beauté. S'ajoute aussi le foisonnement des couleurs qui, à chaque page, teintent l'écriture. Et si le mauve ou le violet prédomine, toutes les autres couleurs («rose, amande, mauve, jonquille, souffre, indigo, azur») combattent les gris et les noirs de toutes sortes.

Il faudrait reprendre tous les aller-retour de la mémoire au présent qui composent si finement le tissu de ce très beau texte. Les hommes-troncs ainsi nommés par

la mère, au début du roman, et cette «énigmatique tête détachée et rose», par exemple. Puis, à la fin, au hasard de la description d'un court de tennis et d'une vieille photographie, datant de juillet 1914, où figurent des femmes avec d'extravagants chapeaux fleuris et des messieurs sans faux cols, le narrateur y reconnaît maman et surtout son père, quelques semaines avant sa mort. «Comme si rien — ou presque — n'avait changé...»

En exergue de ce roman, Joseph Conrad et Marcel Proust. Pour Conrad, le tramway deviendra à la fois cette noix et cette vapeur de lumière, pour que le sens se loge autant à l'intérieur qu'à l'extérieur de sa coque. Pour Proust, c'est le primat de l'image. Qu'elle soit visuelle, olfactive, tactile ou sonore. Jusqu'à souhaiter l'effacement des personnages. Comme les rails de ce tramway qui, au bout de la traversée, disparaissent sous le sable. Métaphore de l'écriture, métaphore de la vie: mouvements de mémoire qui précèdent ce lent effacement de soi.

LE TRAMWAY

Claude Simon
Éditions de Minuit
Paris, 2001, 141 pages

ENTRETIEN

Variations quignardiennes

DAVID CANTIN

La collection «Les Singuliers», chez l'éditeur parisien Les Flohic, privilégie la méditation à deux voix. C'est ainsi qu'au cours de l'hiver 2000, près de Bordeaux, Chantal Lapeyre-Desmaison entame un long dialogue avec un Pascal Quignard plutôt discret. On se souviendra qu'en 1994, l'auteur de *Terrasse à Rome* s'est retiré, sans trop prévenir, de toutes les fonctions sociales qu'il exerçait à l'époque. Beaucoup plus qu'une simple discussion autour de ce fait énigmatique, Pascal Quignard le solitaire invite le lecteur à découvrir celui qui se cache derrière le regard de l'écrivain.

Il ne s'agit ni d'une étude savante, ni d'un livre d'humeur. Cette rencontre dévoile plutôt un véritable musée secret. Ces images, que l'on croise d'une page à l'autre, traversent l'imaginaire de Quignard: des toiles de Rembrandt aux œuvres récentes de Rustin. Elles ajoutent beaucoup au charme authentique d'un pareil ouvrage. Au fil des questions, Chantal Lapeyre-Desmaison ramène Quignard sur le parcours de ses origines, de son enfance, tout comme sa passion boulimique pour la lecture. On découvre que l'écrivain français détruira un nombre important de peintures et de carnets à l'adolescence. Plus tard, il apprendra à jouer de plusieurs instruments de musique.

Après avoir lu son essai sur Maurice Sève, Louis-René des Fo-

rêts l'entraîne dans l'aventure de la revue *L'Éphémère*. L'auteur affectionne aussi, dans son œuvre, «le ton intensément mélancolique» d'Albucius. Les questions de Lapeyre-Desmaison semblent parfois gêner Quignard, mais l'amènent à approfondir plusieurs points de détail. A propos de la lecture, l'auteur explique qu'elle l'entraîne à «sortir de soi, voyager, fabriquer un chant qui mène dans l'autre monde, drogue, extase, tapis magique, chant chamanique, cela, c'est la fonction centrale de la lecture. D'autre part, c'est une curiosité sexuelle intense, voyeuriste, pour tout ce qui est autre, qu'il s'agisse du sexe, de la famille, du groupe, des groupes, des mœurs, du temps, de l'espace.»

Il n'est pas nécessaire d'avoir lu tout Quignard afin d'apprécier cette discussion profonde sur l'acte créateur. On suit plutôt le trajet d'un écrivain pour qui l'érudition n'est jamais un fardeau. Lorsque Lapeyre-Desmaison lui fait la remarque que Jean-Louis Pautrot le perçoit comme «l'éclaircieur d'un courant post-moderne», il se moque en disant qu'il se considère davantage comme un «préoriginaire» ou un «antéarchaïque». Il vante l'écriture d'un Klossowski, mais également la prose de Richard Millet, de Pierre Michon ou encore celle de Gérard Macé. D'un chapitre à l'autre, on passe de sujets tels que la sexualité, la peinture, le rôle de l'écrivain, ainsi que la haine ou l'amour du langage. Un plaisir de lecture qui ne s'arrête pas au simple corpus quignardien. En attendant la parution éventuelle d'un prochain livre intitulé *Dernier Royaume* qui prendrait pour modèle la philosophie de Tchouang-tseu.

PASCAL QUIGNARD

LE SOLITAIRE

Rencontre avec Chantal Lapeyre-Desmaison
Les Flohic éditeurs,
coll. «Les Singuliers»,
Paris, 2001, 247 pages

LITTÉRATURE ÉTRANGÈRE

Au seuil de la Chine

BENNY VIGNEAULT

Depuis l'attribution aussi inattendue qu'honorable du prestigieux prix Nobel de littérature l'an dernier par l'écrivain chinois Gao Xingjian, il est à parier que le nombre de lecteurs intéressés par la littérature chinoise est allé en grandissant. A celui qui cherche à être initié ou à cet autre qui désire approfondir ses connaissances, il suffit de se tourner vers les bibliothèques, de plonger dans quelques bouquins d'histoire littéraire, recueils de textes et autres anthologies, de choisir un auteur ou une œuvre et de suivre le fil. Dans cette veine, toujours emportés par leur volonté d'ouvrir une porte sur les œuvres d'imagination de l'Orient, les Éditions Philippe Picquier ont fait paraître au printemps dernier un ouvrage tout à fait inédit qu'il serait dommage de passer sous silence, un ouvrage remarquable tant par son contenu que par son approche, intitulé *Comment lire un roman chinois. Anthologie de préfaces et de commentaires aux anciennes œuvres de fiction*. Mais le lecteur se demandera, à juste titre, quel est l'intérêt de recueillir des préfaces.

Variable dans le temps, selon les genres et les époques, la préface constitue généralement une pratique répondant à certaines règles, selon une rhétorique bien particulière. A sa façon, qui n'est pas celle du texte qu'elle invite à lire, la préface parle des préoccupations de celui qui se prête à l'exercice. Texte autonome par rapport à l'œuvre qu'elle précède, elle est l'endroit où l'auteur ou le préfacier prend la parole, se prononce hors du couvert de la fiction, l'endroit où ce dernier s'adresse directement à ses lecteurs pour leur dire «voici pourquoi et voici comment vous devez lire ce livre». Elle en constitue le seuil ou, pour reprendre les mots de Borges, le «vestibule». Cela dit, les préfaces présentées ici par l'équipe de Jacques Dars et Chan Hingho, appuyées par une présentation éloquent de l'œuvre commentée, de son auteur ou de son époque, et enrichies par une multitude de notes édifiantes, jouent leur rôle à merveille.

Composé d'une quarantaine de préfaces qui s'appliquent à faire découvrir une trentaine d'œuvres de la littérature chinoise parmi les plus significatives — ou encore les plus populaires — depuis deux siècles, *Comment lire un roman chinois* est un ouvrage qui intéressera autant le sinologue ou le spécialiste de la littérature chinoise que le lecteur avide de découvertes. De fait, la majorité des œuvres traduites en français sont disponibles soit aux Éditions Philippe Picquier, soit chez Gallimard, dans la collection «Connaissance de l'Orient», «L'imaginaire», ou dans l'illustre collection «La Pléiade» — c'est précisé-



ARCHIVES LE DEVOIR

La calligraphie chinoise plonge ses racines dans les premiers signes de la langue écrite, inspirés directement de l'observation de la nature.

ment le cas des romans *Au bord de l'eau* (Shui-huzhuan) de l'écrivain Shi Nai'an, *Le Rêve dans le pavillon rouge* (Hongloumeng) de Cao Xueqin, *Pérégrinations vers l'Or* (Xiyouji) de Wu Cheng'en et *Fleur en fiolle d'or* (Jin Ping Mei), dont la paternité pose problèmes. Les autres sont traduites en anglais ou en allemand. Mais il ne s'agit que de quelques cas.

D'ordre général, les préfaciers en question sont des lettrés ou des écrivains célèbres, des docteurs, des historiens, des dignitaires et des critiques littéraires! Avec la verve et les emportements que prescrit le genre, ces derniers ne se contentent pas de vanter les œuvres qu'ils sont appelés à présenter ni de discourir de questions d'ordre ou esthétiques, de s'étendre sur le contexte de production de l'œuvre ou d'aborder la question de la création; ils se lancent parfois dans de vives attaques contre des œuvres antérieures ou contre la lecture qu'en ont faite leurs prédécesseurs. A titre d'exemple, un extrait tiré de la préface de la *Chronique indiscrette de la forêt des lettrés*, par le Vieillard du cabinet du Loisir:

«Pour *Au bord de l'eau* et *Fleur en fiolle d'or*, qui font l'apologie du pillage et de la luxure, ils sont de longue date sous le coup d'une proscription: pourtant leurs exégètes, intarissables, persistent à vanter leur composition géniale, leur style

merveilleux, ajoutant que dans la description des personnages et des événements, c'est-à-dire des bagatelles et des banalités quotidiennes, ils captent toujours à la perfection les mentalités et atteignent à une fidélité absolue, à une fusion unique de la peinture et de la nature qu'aucun autre roman n'a jamais réussi à surpasser. Las! N'ont-ils donc pas vu la *Chronique indiscrette de la forêt des lettrés*?»

Comment lire un roman chinois témoigne de la curiosité et de l'engouement de ses directeurs pour des œuvres aussi lointaines par le temps que par la culture. Du coup, ils permettent au lecteur d'aujourd'hui, par l'entremise de ces préfaces, d'entrer dans une littérature passionnante et de goûter à l'inspiration débordante et fertile des auteurs, qui puisent à même une mythologie et un imaginaire millénaires singuliers.

COMMENT LIRE

UN ROMAN CHINOIS

Anthologie de préfaces et de commentaires aux anciennes œuvres de fiction
Jacques Dars et Chan Hingho (dir.)
Éditions Philippe Picquier
Arles, 2001, 282 pages

ROMAN

Privilège de la parole

NAÏM KATTAN

Que signifie le retour? Une femme a quitté son île, son mari, ses amis et ses voisins. Vint ans après, elle est appelée par un notaire qui lui apprend que son ex-mari, décédé, lui a légué tous ses biens.

Elle chemine donc de nouveau dans le passé, reconnaît les rues et les maisons. L'île est toujours habitée par ceux qui, disparus, ont laissé des traces qui la ramènent à ce qu'elle fut, à ce que représentaient et représentent encore pour elle son ex-mari, sa bonne. Les vivants ne le sont que par des existences qui mettent en question la sienne. Une autre femme, Irina, l'a remplacée dans le lit de son mari auquel elle a donné les fils qu'elle n'a pu elle-même lui donner.

Privilège des morts est écrit sous la forme d'une lettre, d'une exhortation adressée à cette femme, Hélène qui a su quitter à temps l'île au nom mythique de Khalfi («derrière moi», en arabe). Vivants ou morts, les hommes et les femmes qui la hantent sont les fantômes d'un enfermement dont elle a voulu se libérer. Mais elle se rend compte qu'on ne quitte pas allègrement un passé en décidant simplement de le laisser derrière soi. Le retour est sa manière de l'affronter, de le prendre en charge avant de le quitter, sans le fuir, librement.

Ce roman, parmi les plus beaux et les plus émou-

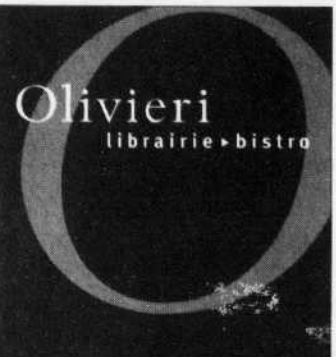
vants de Vénus Khoury-Ghata, est une légende du retour de l'exilé qui ne retrouve pas le paysage humain d'autant ni les figures qui avaient peuplé sa vie et qui ne cessent de l'habiter comme des revenants.

Après avoir fait le tour de l'île, de ses maisons et de ceux qui y demeurent, Hélène est prête à reprendre la route. Avant de se noyer avec son bateau, son ex-mari avait oublié ses clefs. Or, il n'y a plus de portes à ouvrir. Elle s'en va en abandonnant son héritage à l'enfant de l'autre femme, celle qui reste dans l'île dont désormais elle a pris la mesure et décidé de la quitter volontairement, lucidement. Ainsi le retour de l'exilé n'aura été que la préparation à un nouveau départ. Hélène ne subit plus la contrainte des circonstances mais prend sa vie en mains, décide du passé, du présent et de l'avenir. Elle choisit. Elle est libre.

Dans ce beau roman, Vénus Khoury-Ghata sait mêler les morts aux vivants ainsi que le passé au présent. La femme qui quitte son île ne déserte ni son passé ni ceux qui, morts, l'habitent encore. Elle leur donne la parole et leur privilège est que celle-ci demeure vivante.

PRIVILÈGE DES MORTS

Vénus Khoury-Ghata
Éditions Balland
Paris, 2001, 174 pages



UN
BISTRO

DES DIZAINES
D'ÉVÉNEMENTS

DES MILLIERS
DE LIVRES

5219, Côte-des-Neiges
Métro Côte-des-Neiges
Tél.: 514-739-3639
Fax: 514-739-3630
service@librairieolivieri.com

LE DEVOIR DE VISU

EXPOSITION

Cauchemars de génie

BERNARD LAMARCHE
LE DEVOIR

L'actualité muséale montréalaise présente des expositions d'une troublante actualité. Cette semaine, c'est au tour du Musée des beaux-arts de Montréal d'inaugurer une exposition qui fait de la guerre, de la souffrance, du tourment et de l'angoisse son principal sujet. Rue Sherbrooke, on peut voir ainsi de magistrales gravures, issues de quatre siècles successifs et d'ateliers de cinq artistes.

Ces œuvres sont d'abord de trois grands maîtres de l'histoire de la gravure — Jacques Callot (1592-1635), Giovanni Battista Piranèse (1720-1778) et Francisco de Goya (1746-1828) —, ainsi que d'un duo-choc d'artistes contemporains britanniques, les frères Dinos et Jake Chapman. L'ensemble dresse un catalogue d'images de l'horreur liée à la guerre et à la déchéance. Invitant à une sorte de périple sur le versant noir de la modernité, ces œuvres mettent en contact avec un imaginaire sombre, tortueux, suivant en cela les méandres de la cruauté humaine.

Quatre expositions en une, donc, et la première est double: *Piranèse-Goya: Roma fantastica et le sommeil de la raison*. Œuvres de la Fondazione Antonio Mazzotta, suivie des *Désastres de la guerre* de Jake et Dinos Chapman et des *Grandes Misères de la guerre* de Jacques Callot.

Oscillations

Le rapprochement entre la production gravée de Piranèse et celle de Goya n'allait pas de soi, ces derniers représentant deux pôles divergents du Siècle des lumières. Avec sa magistrale série des *Anti-qualités romaines à l'époque de la République*, et des *premiers empereurs* (deux éditions: 1748 et 1761, avec quelques différences), Piranèse a dressé un inventaire de vues de la Rome moderne et de la Rome antique, réalisé dans un esprit de recension et de célébration. À quoi l'exposition du MBAM ajoute l'extraordinaire série des *Images de prisons fantastiques* (1745-1747).

À l'opposé, l'univers tourmenté de Goya. Véritables «visions», ses séries plongent dans le tumulte d'un imaginaire féroce, fait d'obscur déréglés. Parues en

1799, vingt-quatre planches connues sous le nom de *Los Caprichos* furent souvent lues comme la réponse de l'artiste aux fléaux affligeant sa société. La série débute en 1799 avec *Los Caprichos*, une œuvre satirique.

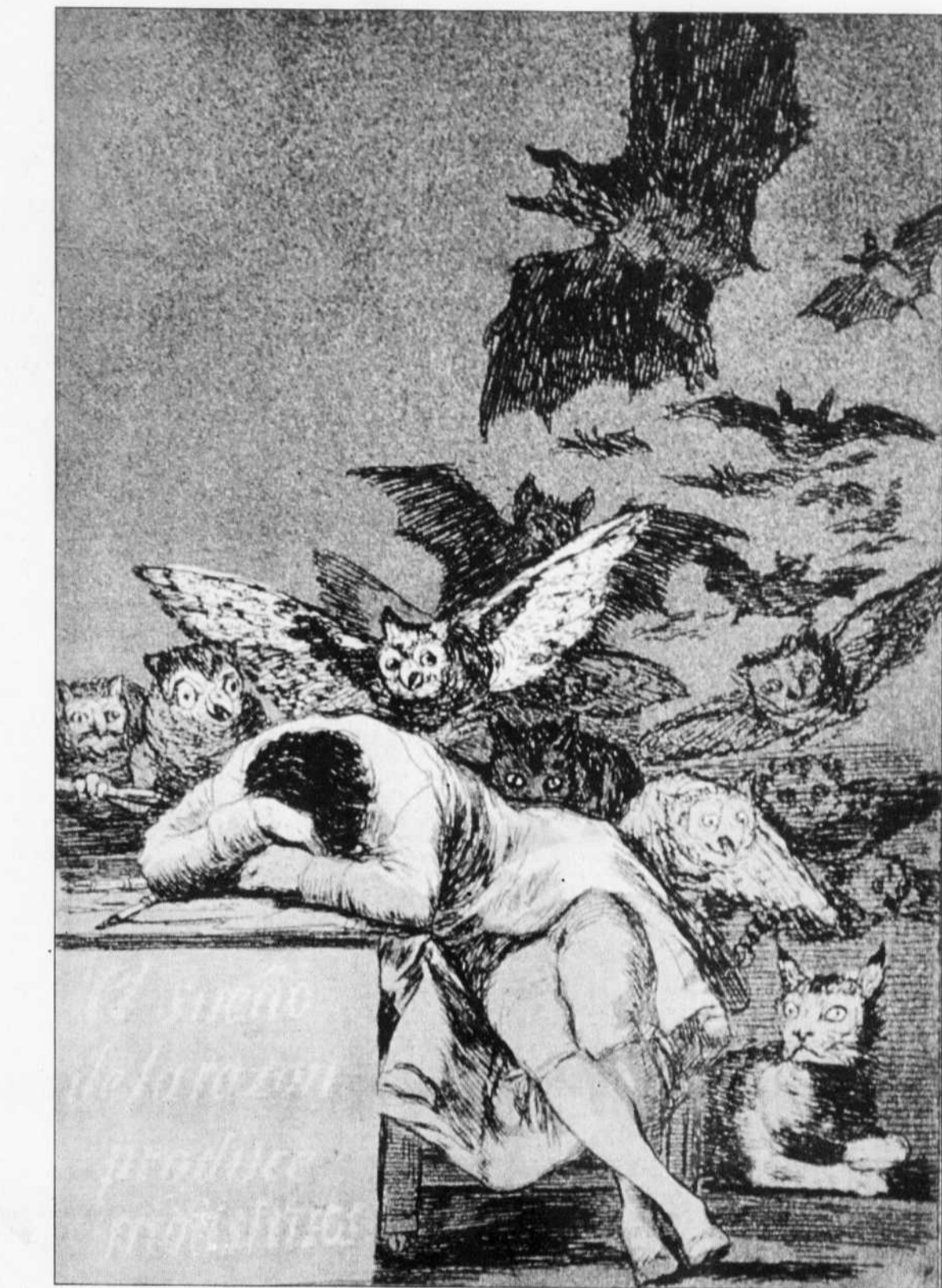
L'exposition accueille deux autres séries, plus sombres encore. *Les Désastres de la guerre* est le revers de la glorification militaire. Pendant toute la guerre de 1808-1813, et jusqu'en 1820, Goya a voulu en montrer les atrocités. *Los Disparates* (1819-1824) est un catalogue de scènes vraisemblablement inspirées de la première série et qui demeurent énigmatiques. Elles furent publiées 40 ans après la mort de l'artiste.

Le rapprochement entre les deux artistes ne va donc pas de soi; en fait, les deux productions renvoient aux deux versants d'un même esprit, celui des Lumières. À cet égard, le «*sommeil de la raison*», tel qu'évoqué dans le titre, est une clé pour aborder l'exposition. Le nœud se trouve à mi-parcours, alors que les prisons chimériques de Piranèse, études formelles qui épousent la rhétorique du genre fantastique, s'entremêlent aux *Caprichos*, qui rompent déjà avec la représentation du réel. Suit alors, et précédant *Les Désastres de la guerre*, la série de *Los Disparates*. Par paliers successifs, l'exposition plonge ainsi dans un univers sombre, ce qui permet à Guy Cogeval d'évoquer, à partir de cet axe, la «*naissance du romantisme noir*», menant, depuis l'apogée des Lumières, à la désillusion la plus totale.

L'avant et l'après

Au quatrième niveau du pavillon Noël-Desmarais, dans le cabinet des estampes que les œuvres de Callot invitent à redécouvrir, se dresse un prélude à l'œuvre de Goya. *Les Grandes Misères de la guerre* de Jacques Callot, graveur lorrain de renom au XVII^e siècle, font découvrir dix-huit remarquables gravures qui montrent avec froideur les horreurs de la guerre de Trente Ans.

Par ailleurs, à l'initiative de Stéphane Aquin, la série de 80 gravures des frères Chapman (soit le même nombre que pour Goya) a été ajoutée à l'exposition, à même les salles de la présentation Goya-Piranèse. Inspirées de Goya dont elles empruntent parfois la composition, cette série offre une vision non pas documentée sur le vif mais plutôt fantasmagorique de la



Le sommeil de la raison enfante parfois des monstres, planche 43 de la série *Los Caprichos*, 1799, de Francisco Goya.

guerre, à grand renfort de scènes irréelles, violentes, torturées.

Toutes ne sont pas aussi réussies, mais certaines sont peut-être aussi fortes que celles de Goya. Ce qui importe, c'est le nombre et le rappel insistant, d'une planche à l'autre, de liens étroits entre l'amour, la fécondité, l'engendrement de nouvelles générations et la violence. Tapageuse comme toute l'œuvre des Chapman, cette série, bien qu'ordonnée, donne le ton de cette démente.

Les images de l'exposition résonnent de bruits et de fureur. Or tout se passe comme si, sur les murs des salles du musée, les responsables de l'exposition avaient voulu mimer ce fracas. Les couleurs ne cessent de changer, des formes heurtées s'y découpent, rappelant ici des ruines, là quelque

faisceau lumineux de batailles nocturnes. Ce graphisme, omniprésent, devient lourd, cherche à renforcer l'effet des œuvres, comme si les œuvres seules ne suffisaient pas à placer le visiteur devant les réalités de la guerre à laquelle, en raison de l'actualité, il est de nouveau confronté.

PIRANÈSE-GOYA:
ROMA
FANTASTICA
ET LE SOMMEIL
DE LA RAISON
Œuvres
de la Fondazione
Antonio Mazzotta

LES DÉASTRES
DE LA GUERRE
Jake et Dinos
Chapman

LES GRANDES
MISÈRES
DE LA GUERRE
Jacques Callot

Musée des beaux-arts
de Montréal
1380, rue Sherbrooke
Ouest
Jusqu'au 27 janvier
2002

GALERIE DE BELLEFEUILLE
EXPOSITION DU 13 AU 25 OCTOBRE
JACQUES PAYETTE
VERNISSAGE
LE 14 OCTOBRE DE 13H À 17H
L'ARTISTE SERA PRÉSENT
1367 AVE. GREENE, WESTMOUNT
TEL: 514-933-4406 FAX: 514-933-6553
DU LUNDI AU SAMEDI : 10H - 18H
www.debellefeuille.com

GALERIE BERNARD
JOSEPH-RICHARD VEILLEUX (R.C.A.)
Éloge de rêves primaires
Jusqu'au 13 octobre
90 av. Laurier Ouest Tél. : (514) 277-0770
mardi au vendredi de 11 h à 18 h, samedi jusqu'à 20 h, samedi de 12 h à 17 h et sur rendez-vous
ÉVALUATION — EXPERTISE — SUCCESSION

Charles ALEXANDRE
Galerie
vous invite à l'ouverture de l'exposition des artistes
Markus Billard et Lionel Jules
qui se déroulera en présence de madame Lise Thibault,
Lieutenant Gouverneur du Québec, en coopération avec le
Consulat général d'Autriche et le Consulat général d'Haïti.
Le vendredi 19 octobre à 19h
L'exposition se poursuivra jusqu'au 29 octobre 2001
Fairmont Le Reine Élisabeth
900, boulevard René-Lévesque Ouest, Montréal H3B 4A5
Téléphone: (514) 875-1777 Ouvert tous les jours de 9h à 21h

Claude Bouchard
Personne



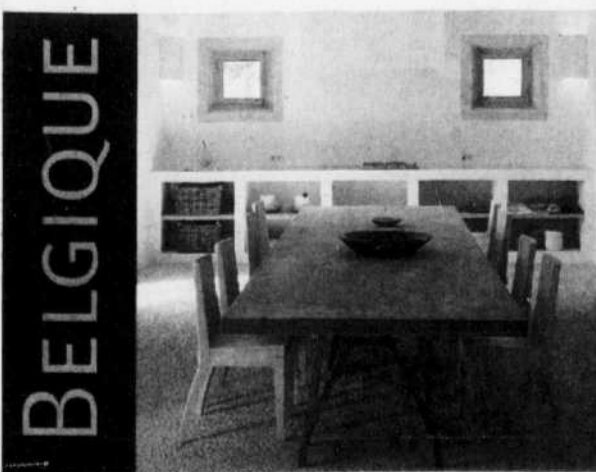
ICARI
LA GALERIE

Jusqu'au 2 novembre 2001
Ouvert du lundi au vendredi, de 9h à 17h
55, Mont-Royal Ouest 5^e étage
Tél.: (514) 982-0922 • www.icari.com

La photographie
dÉCOUPÉE
Nicolas Baier
Nathalie Caron
Jacki Danylichuk
Lucie Duval
Alain Paiement
Roberto Pellegrinuzzi
André Szilasi
3429, rue Notre-Dame O., Montréal, Qc H4C 1P3 Tél.: 514-933-0711

CIRCA
RENÉ DEROUIN
La ligne dormante
Du 13 octobre au 10 novembre 2001
Vernissage le samedi 13 octobre de 15 h à 18 h
372, rue Sainte-Catherine Ouest # 444 Tél. : 393-8248
du mercredi au samedi de 12 h 00 à 17 h 30
Le Centre d'exposition Circa remercie le Conseil des Arts et des lettres du Québec
et le Conseil des arts de la Communauté urbaine de Montréal.

RENÉ DEROUIN
Fragments du territoire
Œuvres récentes
Signature de livres samedi de 12h30 à 14h30
en présence de l'artiste
Jusqu'au 10 novembre
GALERIE SIMON BLAIS
452, rue Clark Montréal H3T 2T5 514-849-1155 Ouvert du mardi au vendredi 9h30 à 17h30 et le samedi 10h à 17h



LES CONFÉRENCES
INTERNATIONALES
FERDIE SUR LE
DESIGN D'INTÉRIEUR

Vincent Van Duysen
Lundi 15 octobre 2001, 18 h

La conférence se tiendra à la salle
Ernest-Cormier du pavillon principal
de l'Université de Montréal

2900, boulevard Édouard-Montpetit, Montréal

Entrée libre, aucune réservation

Station de métro Université-de-Montréal

Stationnement payant au 2900,
boulevard Édouard-Montpetit.

Renseignements : 514-861-6033

Domcor • Dupont Antron • Couvre-planchers Labrosse

Azure • Hôtel Le Germain • Intérieurs • Sabena •
Université de Montréal • Ville de Montréal

Anjinnov Construction • Avicor Construction • Beaulieu Canada • Bouly •
Buroplan • Burovision • Carreaux Céragres • CDI - Mobilier de bureau •
Cogestam • Construction Albert-Jean • Eclairage Axis • Formica Canada •
Groupe Lacasse • Haworth • Herman Miller • Isamax • Julien Côte & Bibe •
Knoll • Les environnements de bureaux LBC • Les Industries Rouillard •
Les Moulins de Tapis Crossley • Les Tapis Aspect • Marfoglia Construction •
Menuiserie Mont-Royal • Odyssey Design Products • P & R Desjardins •
Construction • Patella Manufacturier • Peinture Première • Pellican •
Shaw Groupe Commercial • Shaw Industries • Sico • Solflex Canada •
Steelcase Canada • Stonix • Tapitec • Tapis National • Teknon • Trium •
Mobilier de bureau

AZURE

g

Intérieurs

sabena

Antron

Ville de Montréal

domcor

OUVERT

Antron

CPL

DE VISU ARCHITECTURE

L'effet Mies

« L'art difficile de la simplicité »

Mies van der Rohe, architecte, artiste et poète de la structure, aura vécu plus de 30 années en Amérique, soit de 1938 jusqu'à sa mort en 1969. Les traces qu'il laisse dans la ville contemporaine sont nombreuses, sa pensée créatrice aura refait le monde... dans le nouveau monde. L'exposition que lui consacre le Centre canadien d'architecture honore l'homme et son œuvre de façon magistrale.

MICHÈLE PICARD

Si l'homme fut un maestro, l'exposition au CCA est un coup de maître! Les pièces présentées permettent de refaire le chemin d'un nouveau langage architectural par l'un de ses plus illustres représentants du XX^e siècle. L'exposition trace aussi un portrait plus intimiste de l'homme en faisant découvrir des extraits de sa bibliothèque personnelle en plus de certaines œuvres d'art qu'il affectionnait. Loin de s'arrêter aux artefacts tirés d'archives méconnues, le musée a commandé des photographies contemporaines, maquettes, animations assistées par ordinateur et plusieurs vidéos d'art, dont le magnifique *Une journée ordinaire*, œuvre de l'artiste Inigo Mangano-Ovalle

qui, de plus, a assuré la mise en espace de l'exposition.

D'entrée de jeu, il faut dire haut et fort que Mies est un des plus importants architectes de l'histoire du XX^e siècle. Beaucoup a été écrit sur sa carrière, ses projets non construits et sur les réalisations qu'il a laissées. Il revenait à Phyllis Lambert, directeur-fondateur du CCA, «miesienne» par excellence, de mener à bien ce projet majeur avec la persévérance et l'envergure qu'on lui connaît, elle qui a collaboré, étudié et travaillé avec lui, entre autres à la conception du Seagram Building. Il a fallu des années de recherche et des dizaines de chercheurs pour mener à bien ce projet lancé à l'occasion du centième anniversaire de naissance de Ludwig Mies van der Rohe, en 1986. Cette recherche retrace la séquence des stratégies conceptuelles, l'évolution de la pensée et de la démarche conceptuelle de l'architecte. Elle verra son aboutissement dans deux expositions distinctes, *Mies à Berlin*, à New York l'été dernier, et maintenant *Mies en Amérique*, à Montréal.

Retracer Mies

New York a particulièrement bénéficié de la synergie des deux expositions, au Whitney et au MoMA. À l'instar de Montréal, des activités publiques ont soutenu le propos Mies. À titre d'exemple, un symposium d'un jour, «*Mies in effect*», s'est déroulé, au début de septembre, ré-

unissant artistes, architectes et conservateurs sur l'architecture contemporaine, couronné par une discussion entre deux vedettes contemporaines de l'architecture, Rem Koolhaas et Jacques Herzog, auquel plus de 700 personnes assistaient.

Montréal, pour sa part, ajoute à l'exposition elle-même toute une panoplie d'activités parallèles. Judicieusement intitulé *Mies révélé*, le programme public du CCA explorera le concept d'espace dans l'œuvre de l'architecte. Des conférences, un forum public qui s'intéresse aux architectes ayant choisi d'intervenir sur les bâtiments de Mies, une série de films, une série de concerts, des randonnées pédestres organisées conjointement par le CCA, Héritage Montréal et Docomomo Québec sur le Montréal dessiné par Mies et sur l'architecture moderne influencée par Mies, constituent l'enrobage de l'exposition montréalaise.

Mies en Amérique

Trop peu d'espace ici pour faire un portrait de l'homme à qui l'exposition consacre une publication de 791 pages (!). Trop connu et trop peu, Mies van der Rohe l'est assurément, du campus de l'ITIT, à la maison Farnsworth et au Seagram Building, que tous peuvent identifier, peu connaissent sa quête réelle de l'espace et de la structure et sa recherche de la relation entre le monde bâti et l'esprit humain. L'expo le démontre. Dernier directeur du légendaire Bauhaus, architecte praticien, professeur et penseur, l'homme amorce une deuxième carrière dans la cinquantaine dans le Midwest américain, fief des aciéries, là où la découverte de la technologie américaine allait révolutionner son enseignement et sa pratique en aboutissant à la création de deux nouveaux types de bâ-



©FONDS PHYLLIS LAMBERT. COLLECTION CENTRE CANADIEN D'ARCHITECTURE/CANADIAN CENTER FOR ARCHITECTURE
Photographie de Ludwig Mies van der Rohe et de Phyllis Lambert devant la maquette du Seagram Building, New York, tirée de l'article «The Birth of a Building», The Seagram Spotlight, octobre 1955.

timent: l'ensemble de gratte-ciel et le pavillon à plan libre.

L'effet de Mies

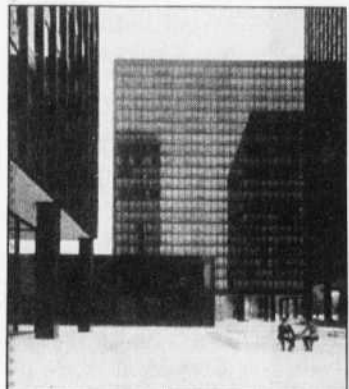
L'exposition *Mies en Amérique* vaut à elle seule le déplacement pour qui se préoccupe un tant soit peu de la ville et du milieu de vie. Il est seulement dommage que Montréal n'ait pas deux institutions de l'envergure du CCA pour recevoir *Mies à Berlin*, ce complément indispensable à la compréhension, au-delà de l'Atlantique, de l'œuvre.

Sans la venue de Mies en Amérique, il est clair que la ville et le gratte-ciel ne seraient pas les mêmes, le visage de l'Amérique et de sa ville serait atrophie de son identité actuelle, de son américanité. Mies, l'architecte du mouvement, de l'espace et de l'urbanisme, a été, par son art de bâtir avec simplicité en milieu urbain, élevé au rang de modèle.

L'expo est ouverte au public à compter du 17 octobre. En complément au livre *Mies in America*, publié à l'occasion de l'exposi-

tion, un livret bilingue présente le portfolio des photographies d'Inigo Mangano-Ovalles, de Guido Guidi et de Richard Pare, accompagné des textes de Mies et de Phyllis Lambert.

MIES IN AMERICA
Au Centre canadien d'architecture
1920, rue Baile, à Montréal
jusqu'au 20 janvier 2002



©CHICAGO HISTORICAL SOCIETY
L'Esplanade du Westmount Square (1965-1968), Québec

ARTS VISUELS

Résidence occupée

L'EFFET DU LOGIS
16 artistes français et québécois
Studio Ernest-Cormier
3450 A, rue Saint-Urbain
Jusqu'au 20 octobre 2001

MARIE-ÈVE CHARRON

Heureuse initiative que celle d'ouvrir au public le studio Ernest-Cormier. C'est dans ce bâtiment qu'a établi ses pénates l'exposition *L'Effet du logis*, qui réunit les travaux d'artistes québécois et français qui ont déjà bénéficié de programmes «Les Inclassables». En activité depuis 1998, ce programme de résidence d'artistes à caractère transdisciplinaire est né du partenariat entre l'Office franco-québécois pour la jeunesse (OFQJ), le Conseil des arts et des lettres du Québec (CALQ) et l'Association française d'action artistique (AFAA). Il s'agit donc d'une de ces infrastructures qui, depuis dix-huit dernières années, voient le jour afin de favoriser le déplacement des artistes et les échanges culturels entre pays, l'axe géographique Québec-France étant ici privilégié.

Présentée dans le cadre de l'événement «France au Québec - La saison», l'exposition offre un aperçu des exigences de migrations et de circulation auxquelles la création ne peut se soustraire. Le milieu de l'art contemporain n'est pas étranger, en effet, aux phénomènes de mondialisation et d'internationalisation constatés à plus grande échelle dans la société. À en

croire une série de textes rassemblés par Guy Bellavance dans l'ouvrage *Monde et réseaux de l'art* (Liber, 2000), il s'agirait même là d'un des aspects les plus révélateurs de la refonte actuelle du milieu de l'art et de ses implications, par exemple, sur les questions identitaires.

Une part de cette réalité est livrée au visiteur qui se rend au studio Cormier, lieu où les artistes français séjournent dans la métropole. L'attention va d'abord, et avec raison, à la maison elle-même, conçue par l'architecte Ernest Cormier, un touche-à-tout, à vrai dire, qui a fait les belles heures de l'intelligentsia montréalaise au début du siècle dernier, moment précurseur de l'avènement d'une culture moderne au Québec. La découpe du plan et les magnifiques verrières font la singularité des lieux, de même que son attrait pour les recherches artistiques. C'est cette autre facette que permet d'entrevoir l'exposition, en fait celle la moins publicisée de la résidence pendant laquelle l'artiste rompt avec le quotidien et le familier, lorsqu'il est confronté, en un mot, à l'ailleurs, pour s'adonner à la production ou encore à la recherche et à la réflexion.

Habituellement voué au soutien à la production, le programme «Les Inclassables» voit donc sa vie prolongée ici avec un volet diffusion, par ailleurs occasion pour les organismes subventionnaires de réitérer leur engagement à l'endroit du projet. Par la thématique «l'effet du logis», le commissaire Emmanuel Galland a voulu réunir des œuvres de manière à soulever les ficelles d'un propos lié à la résidence et aux expériences que peuvent en tirer les participants. Puisque les œuvres n'ont pas nécessairement été réalisées dans cette perspective, ni en fonction d'une telle rencontre,

leur réponse au sujet s'articule parfois à partir de leur seule insertion au lieu, le studio Cormier. Il en va ainsi d'une exposition dont la direction n'est pas toujours clairement affirmée, ce qui peut certes nourrir quelques déceptions mais qui, malgré tout, n'exclut pas un intérêt certain pour la visite.

À domicile

Les œuvres ont été installées dans toutes les pièces, traçant ainsi un parcours au fil des trois étages de la maison. Certains travaux font du domestique en général une surface d'ancrage et résultent d'une inscription métaphorique au lieu. À l'entrée et dans la cuisine, les objets mécanisés de Gérard Boyer renvoient leur caractère dérisoire aux gadgets ménagers. La salle de bains devient un antre pour les révélations caustiques d'une galerie de personnages féminins interprétés avec éloquence par Mirelle Loup à travers une bande vidéo. Les chambres à coucher à l'étage ont perdu leur douce quiétude suite au passage de Louis Veillette et de Stéphane Phélipot. L'installation *Comme on fait son lit* (2001) de Veillette livre un autoportrait qui ne fait pas l'économie de l'ambiguïté en liant mobilier de chambre à coucher et accessoires de contrôle, par exemple un fil barbelé. À proximité, le dispositif de Phélipot (*Sans titre*, 2001) se veut une réflexion à chaud sur les récents attentats terroristes à New York. La couverture de *Liberation* titrant «11 septembre 2001» fait le motif du couvre-lit, lequel est surmonté d'une photographie d'avions de guerre, nouvelle icône, semble-t-il, d'une société frappée par l'effroi.

Certaines œuvres tirent profit des propriétés physiques des lieux, l'argument pragmatique prévalant ici. La chambre noire sert d'excellent réceptacle pour la bande sonore *Écran de fumée* (2000) de Jean Routhier. Au salon, un divan permet d'apprécier un programme vidéo bien ciblé dont font partie les bandes de Patrice Duhamel, Manon Labrecque, Sacha Dieu et Nathalie Bujold.

L'impact de la résidence, la période de réflexion qu'elle représente et les changements d'horizon qu'elle pratique concernent davantage d'autres œuvres; l'autoportrait de Jean-Patrick Pelletier fait du penseur son modèle, et les casques de vision de Diane Létourneau modifient littéralement la manière de voir.

Le jardin n'a pas échappé à l'occupation. À partir d'archives et des plans de la demeure, Patrick Coutu a procédé à l'excavation du terrain pour mettre au jour les fondations du bassin qui faisait le charme de la cour avant les travaux de réfection. Seule proposition à faire vraiment de la trame historique du studio son registre d'intervention, *Le Bassin du jardin* (2001) y parvient avec une terrible efficacité. Également réussie, *Sleep 2*, de Pascal Grandmaison, a pour surface de projection la paroi vitrée avant, s'offrant ainsi en spectacle nocturne visible depuis l'extérieur. Défilent à un an sein d'un espace blanc des personnages impassibles qui jettent finalement leur dévolu sur un sac de couchage. Ces dormeurs bien particuliers ont une présence que la lumière provenant de l'intérieur rend énigmatique et qui donne aussi des airs de veillesse géante au studio. D'une troublante poésie.

LES ATELIERS S'EXPOSENT ÉDITION 2001

20 VOTRE RÉSEAU DES MAISONS DE LA CULTURE **20 ANS DE VIE CULTURELLE**

ALFREDO ABEIJON
ATELIER CIRCULAIRE
ATELIER FOVEA
PIERRE BLANCHETTE
SYLVAIN P. COUSINEAU
PASCAL DUFAUX
MEI-KUEI FEU
ANDREW FORSTER
JÉRÔME FORTIN
DIANE GOUGEON
DOMINIQUE GOUPLI
ISABELLE HAYEUR
ÉRIC LAMONTAGNE
VALÉRIE LAMONTAGNE
MICHAEL MERRILL
JAMES NEWMAN
CARMEN RUSCHIENSKY
ARMAND VAILLANCOURT
HENRI VENNE
MARY SUI YEE WONG

VOUS INVITENT À LEUR RENDRE VISITE DANS LEURS ATELIERS
> VISITE D'ATELIERS de 13 h à 17 h
le samedi 20 et le dimanche 21 octobre
le samedi 27 et le dimanche 28 octobre

VOUS INVITENT À LA MAISON DE LA CULTURE PLATEAU-MONT-ROYAL
> EXPOSITION jusqu'au 28 octobre 2001
Mardi, mercredi et jeudi : de 13 h à 19 h
Vendredi, samedi et dimanche : de 13 h à 17 h

> TABLE RONDE SUR L'ATELIER D'ARTISTE
Le jeudi 18 octobre à 19 h 30

> ENTRÉE LIBRE
PROCUREZ-VOUS LA BROCHURE-ITINÉRAIRE À LA MAISON DE LA CULTURE PLATEAU-MONT-ROYAL
465, AVENUE DU MONT-ROYAL EST

> RENSEIGNEMENTS
(514) 872-2266
WWW.VILLE.MONTREAL.QC.CA/MAISONS

Ville de Montréal
EN COLLABORATION AVEC COBALT ART PUBLIC

LE VIDE DE L'ESPACE EST UN PARADOXE

Exposition collective de sculptures, peintures et installations de neuf artistes montréalais
GILLES BISSONNET, PIERRE CRÉPÔ, NATHALIE DION, CLAUDE-PAUL GAUTHIER, DIANE GIGUIÈRE, MICHEL GUILBEAULT, CLAUDE LAMARCHE, ARMAND VAILLANCOURT ET FLORENT VEILLEUX.

Jusqu'au 28 octobre 2001
Entrée libre
L'Espace Vide
3207, rue Sainte-Catherine Est

Exposition présentée en collaboration avec la maison de la culture Maisonneuve

Renseignements : (514) 872-2200 ou (514) 220-5680
www.ville.montreal.qc.ca/maisons

CONSEIL DES ARTS ET DES LETTRES DU QUÉBEC Ville de Montréal VOTRE RÉSEAU DES MAISONS DE LA CULTURE 20 ANS DE VIE CULTURELLE

arts médiatiques

je **pense**

exposition du 11 au 28 octobre 2001, vernissage le mardi 16 octobre à 18h

UNIVERSITÉ GALERIE DES ARTS VISUELS, Édifice la Fabrique, 255, boul. Charest Est, Québec. Ouverture du mercredi au vendredi de 9h30 à 16h30 ainsi que le samedi et le dimanche de 13h à 17h. Avec l'appui du Conseil des Arts et des Lettres du Québec, du VI^e Congrès mondial de l'IAISV et de l'Université Laval.

parce que je **sens** mario bergeron, jean dubois, éric gagnon, lynn hugues, marie-christiane mathieu, robert saucier, commissaire serge légar